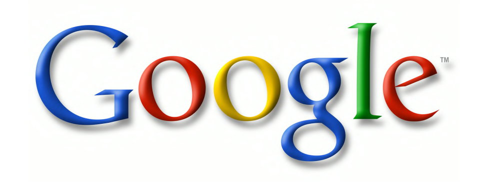
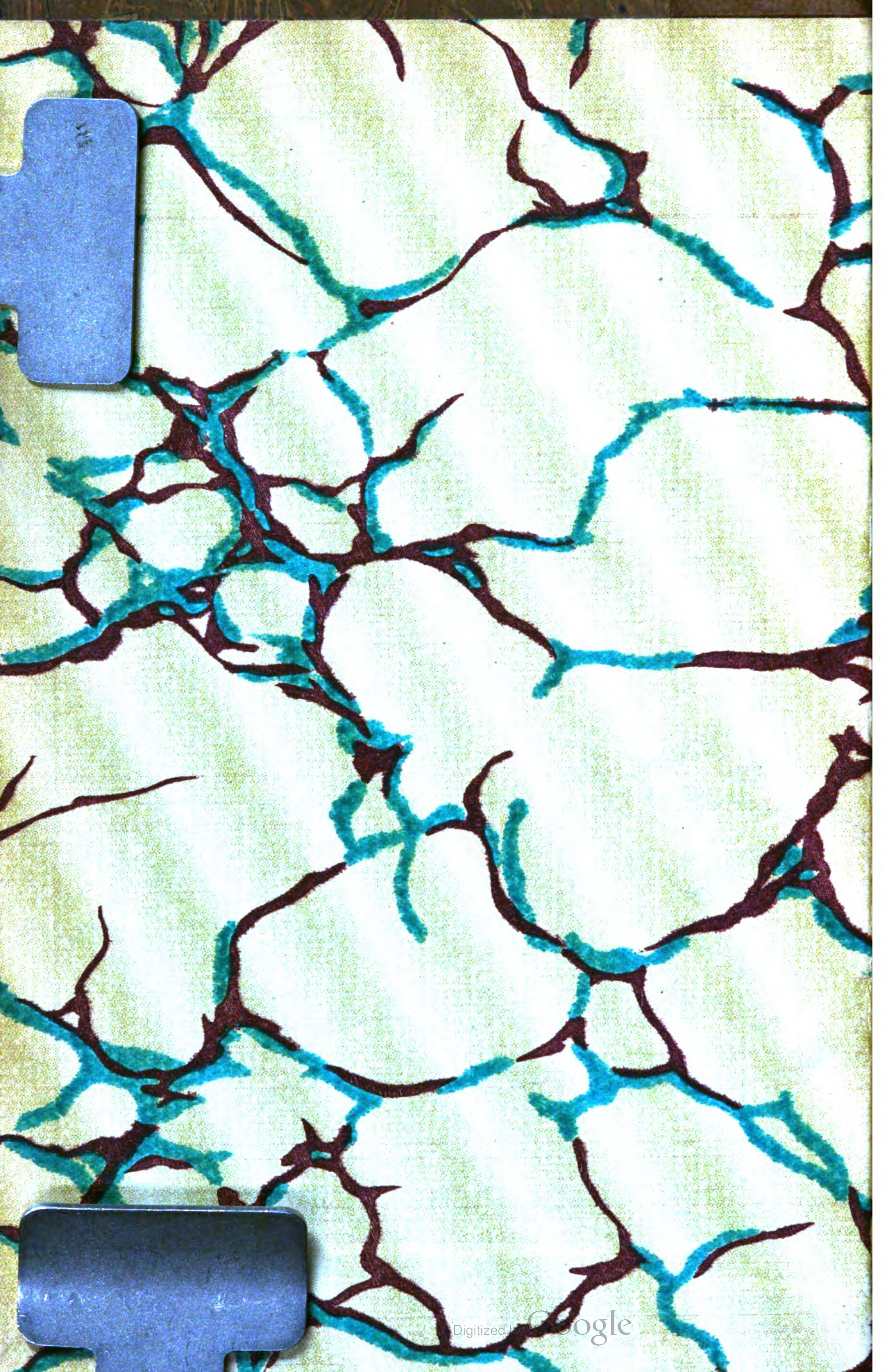








Gaston LAVALLEY

LE COEUR HUMAIN DE QUI?

le cœur humain de quoi ?
Celui de mon voisin a sa manière d'être.
Mais, morbleu ! comme lui j'ai mon cœur humain, moi !

ALFRED DE MUSSET.

PARIS
SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES
LIBRAIRIE PAUL OLLENDORFF
50, CHAUSSÉE D'ANTIN, 50
1907

Offert par l'auteur à la Bibliothèque de Lyon.
G. L.

LE CŒUR HUMAIN

DE QUI?

DU MÊME AUTEUR

Les Grands Cœurs, ouvrage couronné par l'Académie française. 2e édition. *Paris, Charavay*; in-8°, gr.

Les Compagnons du Vau-de-Vire. *Paris, Dentu*; in-18.

Napoléon et la disette de 1812. *Paris, A. Picard*; in-8°.

Le duc d'Aumont et les Cent Jours en Normandie. *Paris, A. Picard*; in-8°.

Les Compagnies du Papeguay. *Paris, Dentu*; in-18.

Le peintre et aquarelliste Septime Le Pippre ; sa vie, son œuvre. *Caen, L. Jouan* ; gr. in-8° avec un portrait et 8 phototypies.

Le peintre Robert Lefèvre, sa vie, son œuvre. Portrait de l'artiste par lui-même, 8 phototypies d'après les originaux. *Caen, L. Jouan*; gr. in-8°.

Etudes sur la presse en Normandie. *Paris, A. Picard*; in-8°.

Caen démoli. Recueil de notices sur des monuments détruits, avec dessins inédits. *Caen, Le Blanc-Hardel* ; gr. in-8°.

Les poésies françaises de Daniel Huet, évêque d'Avranches, d'après des documents inédits. *Paris, Dentu*; in-12.

Insuffisance de nos lois contre la calomnie ; dangereuses équivoques de la loi sur la diffamation. *Paris, Larose et Forcel*; in-18.

Gaston LAVALLEY

LE COEUR HUMAIN DE QUI?

le cœur humain de quoi ?
Celui de mon voisin a sa manière d'être.
Mais, morbleu ! comme lui j'ai mon cœur humain, moi !

ALFRED DE MUSSET.

PARIS
SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES
LIBRAIRIE PAUL OLLENDORFF
50, CHAUSSÉE-D'ANTIN, 50

1907

INTERVIEW-PRÉFACE

J'avais été envoyé par mon journal dans un de nos grands centres agricoles pour assister aux fêtes d'un concours régional. Le jour des discours était arrivé! Par malheur le premier ténor du département, enrhumé sans doute, ne put donner de la voix, et les races bovine et porcine durent se contenter de quelque sec éloge officiel. Je me voyais donc privé de la pâture, que j'étais tenu de servir à mes lecteurs. Rien à leur mettre sous la dent, pas le moindre brin de noyé, de femme coupée en morceaux, de marmite à renversement ou de ministère à renverser!

Un reporter rentrant sans nouvelles, c'est un chasseur qui revient bredouille. Pour sauver l'honneur de la corporation et combler le vide des discours, qui me parut aussi profond que s'ils eussent été pronon-

cés, j'eus l'idée d'aller chercher quelque sujet d'article dans les environs.

Sur la foi d'un antiquaire du cru, reproduit aveuglément par mon Guide, me voilà donc visitant, à deux ou trois kilomètres de la ville, les restes *d'une habitation seigneuriale. Le mot était exact, quoique trompeur ; car je ne trouvai qu'un vieux pan de mur crénelé, se tenant à grand'peine debout au bord d'une eau noire, dont la surface verte était sillonnée par les sombres zigzags des grenouilles.*

Je revenais désappointé, maudissant les exagérations du patriotisme local, lorsque je fus bientôt consolé de ma déconvenue archéologique par la découverte d'une curiosité plus moderne.

A quelque vingt mètres de moi, au milieu de la route ensoleillée, marchait un homme qui paraissait se diriger aussi vers la ville, dont on apercevait au loin les premières maisons. Tout-à-coup je le vis se baisser pour ramasser quelque chose à ses pieds. Lorsqu'il se releva, il tenait une grosse pierre qu'il jeta dans un des fossés qui bordaient le chemin. Une voiture arri-

vait grand train, et le charitable piéton avait certainement voulu lui éviter la rencontre de l'obstacle. Et je me dis : « Voilà un homme qui pense aux autres. C'est un original ! »

L'idée me vint un instant de replacer la pierre au milieu de la route, et de rester là quelque temps pour compter combien de gens auraient eu aussi l'idée d'en débarrasser la voie publique. Cette statistique en eût valu bien d'autres, qui ont fait décorer leur auteur. Mais, craignant de perdre les illusions que je pouvais encore avoir sur les vertus secourables de mes contemporains, je me remis en marche. A cette raison s'ajoutait d'ailleurs le dessein de suivre un sujet qui me paraissait décidément très digne d'être observé.

Je réglai donc mon pas sur celui du marcheur qui me précédait, de manière à laisser toujours la même distance entre moi et le document humain, *que je venais de découvrir.*

Quelques minutes après, mon document fumait. Quand je le vis souffler sur l'allumette avant de la jeter, je constatai avec

plaisir que, s'il n'était pas seul de son espèce, il pouvait au moins passer pour un exemplaire d'une édition déjà peu commune; mais, quand il revint sur ses pas pour éteindre l'allumette que le vent avait renflammée, je ressentis l'émotion d'un bibliomane qui flaire un bouquin unique.

Cet homme avait décidément la préoccupation constante de ne pas nuire aux autres. J'eus même bientôt la preuve qu'il ne perdait aucune occasion de leur être utile.

Comme nous entrions dans un des faubourgs de la ville, une fillette de treize à quatorze ans, pâle, chétive, longue, avec la maigreur de cet âge qui n'a pas de forme encore, marchait péniblement sur le trottoir à quelques pas de mon inconnu. La pauvre enfant pliait sous le poids d'un énorme panier de blanchisseuse, rempli de linge jusqu'aux bords. Elle se courbait de côté, entraînée par le fardeau qui faisait dévier douloureusement sa taille, tandis que son autre bras, tendu pour servir de contrepoids, battait l'air comme une rame sortie de l'eau. Elle se reposait de temps à autre,

changeait le panier de bras et reprenait sa course en gémissant.

C'était pitoyable, et cela toucha aussi mon document. Mais celui-là avait la foi qui agit. Je le vis courir après la blanchisseuse. Il l'arrêta, parlementa, discuta même avec elle, en essayant de lui prendre son panier. La fillette se défendait. Et, comme si elle se fût défiée des intentions du bourgeois, une rougeur anima un instant son pâle visage faubourien.

L'homme insista, souriant, plaisantant, disant sans doute de jolies choses, assaisonnées d'esprit, pour faire excuser sa bonne action. Car la grande enfant céda et, toute honteuse, confuse d'un service qu'elle n'avait probablement jamais eu à refuser, elle se résigna à marcher à côté de son bienfaiteur d'un moment.

Ils disparurent au coin d'une rue, et ma foi! je les suivis, décidé à voir comment cela finirait.

Cela ne finit que cinq ou six cents mètres plus loin, à l'entrée d'un boulevard planté d'arbres. La fillette reprit son panier, après

avoir jeté un long regard de reconnaissance étonnée sur ce singulier complaisant.

Celui-ci continua son chemin et la blanchisseuse sonna à la porte d'une maison où elle devait sans doute déposer son linge. Vite! je la rejoignis pour l'interroger, avant qu'on ne vînt lui ouvrir.

— Vous connaissez ce Monsieur qui a porté votre panier ?

— Non. C'est la première fois que je le vois... Ça doit être un toqué.

— Oui, un original sans copie, vous pouvez en être sûre !

Je m'élançai alors, avec l'ardeur d'un collectionneur en quête, pour suivre ce brave homme qui se détachait si vigoureusement sur le gris sombre de notre égoïsme contemporain.

J'étais bien décidé à l'aborder en inventant n'importe quel prétexte pour lui parler, le questionner, ne fût-ce que pour savoir quel était le son de sa voix et comment il était bâti, tant je le trouvais différent des gens que nous avons l'habitude de rencontrer. Je pressai le pas, et j'allais l'atteindre

lorsqu'il m'échappa, en faisant brusquement un crochet, entre deux arbres de la promenade.

Je pensai d'abord que je m'y étais mal pris, qu'il avait deviné mes intentions et voulu m'éviter. Mais j'eus bientôt l'explication de son écart inattendu.

Au milieu du boulevard, sur le macadam détrempé par la pluie, un vieillard venait de tomber et pataugeait, étendu sur le dos, dans une mare de boue. Le pauvre diable agitait désespérément les bras et les jambes, essayant en vain de se raccrocher au sol pour reprendre pied.

Des gamins, revenant de l'école, se le montraient du doigt et riaient du bonhomme, qui leur rappelait, avec la carapace de son paletot brun, les hannetons qu'ils s'amusaient à jeter sur le dos pour les voir remuer les pattes.

Au plus fort de cette joie deux mains, unies comme celles d'un nageur qui prend son élan, fendirent les rangs serrés des rieurs et, en s'écartant, les envoyèrent rouler tumultueusement sur le trottoir. C'était mon inconnu qui prenait au plus court pour

gagner la chaussée. Et, tout en allant porter assistance au vieillard, il sut, en deux mots, faire comprendre aux petits drôles culbutés que, s'il était le bras qui secourt, il était aussi le bras qui punit.

Il s'approcha du vieux, le saisit par les épaules et le redressa. Le bonhomme ne s'aidait pas, et ses jambes fléchissaient comme incapables de le porter. D'une blessure, qu'il s'était faite au front, des gouttes de sang roulaient entre les taches de boue qui lui mouchetaient le visage. Son sauveteur avait grand'peine à le soutenir; encore moins pouvait-il songer à le transporter. Il appela donc à l'aide. Mais personne ne se détacha de la foule des curieux, qui stationnaient sur le trottoir, ou sur le seuil des magasins. On ne se souciait pas sans doute de s'approcher du vieux qui portait sur lui une lèpre gluante, prise au macadam de la chaussée.

Je ne pouvais trouver une meilleure occasion de me mettre en rapport avec l'original qui m'avait si vivement intrigué. Moins par commisération que par curiosité, je me décidai donc à lui offrir mes services. Et

nous voilà partis tous les deux, encadrant le bonhomme, que nous soutenions chacun sous un bras.

Après avoir ainsi traversé le boulevard, nous fîmes asseoir le vieux sur un banc de la promenade.

— Veuillez le garder, me dit l'étranger, jusqu'à ce que j'aie rapporté de quoi le débarbouiller.

Il s'éloigna, et je vis qu'on s'écartait en riant sur son passage, pour ne pas se frôler à la boue qui avait dessiné des bigarrures sur son complet de toile blanche. Il ne parut pas s'en inquiéter et s'en alla, de porte en porte, demander l'aumône d'un verre d'eau.

On le lui refusa sous ce prétexte que l'individu auquel il s'intéressait était un avare, bien connu dans le quartier, et détesté de tout le monde.

— Je connais ce raisonnement, dit-il. On se croit le droit de mépriser ceux qui souffrent pour se soustraire au devoir de les soulager.

Quand il lui fut bien démontré qu'il n'avait rien à attendre de ces mauvaises

volontés, il ne dépensa pas son temps en sermons inutiles. Car il entra dans un café, d'où il sortit bientôt avec un garçon qui portait une cuvette pleine d'eau et un flacon de cognac.

— Il y a des cas où il faut estimer l'argent, me dit-il, en jetant un regard significatif du côté des maisons où on l'avait éconduit : c'est lorsqu'il nous permet de rendre un service qu'un mauvais cœur refuse.

Et il avait déjà commencé à nettoyer le visage du vieux.

— Sa blessure est plus sérieuse que je ne l'avais supposé Il aurait besoin d'un pansement. Voulez-vous, Monsieur, achever notre œuvre et m'aider à le conduire chez le pharmacien ?

Je me gardai bien de refuser; car, en participant jusqu'au bout à cet acte de charité, je me créais de nouveaux droits à connaître celui dont j'étais devenu le collaborateur.

Nous fûmes suivis naturellement par nombre de badauds qui stationnaient sur

le trottoir, collant leur visage contre les vitrines du pharmacien. L'arrivée d'un sergent de ville redoubla la curiosité du public, qui s'écrasait aux portes. Et les mieux placés purent apprendre aux autres que l'étranger avait payé la dépense, et donné en outre de l'argent, pour faire transporter le vieillard chez lui en voiture.

La nouvelle fut immédiatement mise en circulation et commentée. Quand nous sortîmes de la pharmacie, quelqu'un dut vanter la générosité de mon inconnu ; car il lui fut aussitôt répondu d'un ton gouailleur :

— C'est quelque héritier du bonhomme. Il retrouvera ça dans la succession avec le magot !

L'étranger sourit.

— Ce gaillard-là se croit très fort, me dit-il, parce qu'il ne suppose pas qu'il puisse y avoir d'acte absolument désintéressé. Et cependant, que dois-je gagner à l'aventure? Je ne connais pas ce vieux ; je viens de le rencontrer pour la première fois et ne le reverrai probablement jamais. Résultat : il m'a fait perdre une matinée et coûté quelque

argent, sans compter celui que je vais encore dépenser. Car je me vois obligé de prolonger mon séjour à la ville, pour y déjeuner et donner le temps à mes vêtements de sécher. Entrons, si vous le voulez, dans ce restaurant.

Je m'empressai de le suivre; car je me disais qu'il aurait fallu être le plus maladroit des reporters pour ne pas ramasser, dans nos propos de table, quelques miettes à jeter aux habitués de mon journal.

Cependant, tandis que le garçon mettait le couvert, mon homme restait silencieux, ne répondant que par des monosyllabes, ou des signes de tête, qui lui permettaient de poursuivre sa rêverie entre mes points d'interrogation. Avais-je affaire à un taciturne, ou à un homme impénétrable? Je commençais à le craindre, lorsqu'il s'écria en frappant du poing sur la table, comme pour y fixer le résultat de ses réflexions:

— Eh bien oui! avec son jugement banal qui va à tous les caractères, comme les habits confectionnés à toutes les tailles, cet imbécile n'avait pas tort. Je n'étais pas si désintéressé que je l'ai cru! Mais ceci ne

saurait s'expliquer que par la bizarrerie de ma nature. Si je me soumettais à l'examen d'un phrénologue, nul doute qu'il ne découvrît chez moi la bosse de la pitié développée anormalement. Aussi loin que je puisse remonter dans mes souvenirs je me vois, même enfant, profondément remué par le spectacle d'une souffrance physique ou morale. Mon premier mouvement alors est de porter secours ou de plaindre. Et cette impression, je l'éprouve aussi dans des circonstances où d'autres ne trouveraient qu'une occasion de se réjouir aux dépens d'autrui. Tenez! je me rappelle avoir entendu un discours où le conférencier, démonté, avait les gestes d'un homme qui nage et les hoquets d'un orateur qui se noie; eh bien, tandis qu'autour de moi on étouffait de folles envies de rire, j'aurais voulu pouvoir souffler au malheureux le mot qui lui manquait. Une autre fois, c'était un pauvre diable de ténor qui débutait. Il s'avance, tout ému, avec sa page de musique, qui tremblait entre ses doigts. Il commence par un couac lamentable. Il essaie de se reprendre et continue par une série de fausses notes. Alors, il s'enfuit,

blême, fléchissant, comme s'il eût été matériellement poussé à la porte par la tempête de rires qui soufflait de la salle. Moi, je me sentais triste comme à une exécution !

— Avec de pareils sentiments vous ne devez pas vous contenter de ramasser des vieillards qui font une chute dans le macadam. Vous avez sans doute accompli plus d'un sauvetage ?

— Bien que vous me fassiez l'honneur de me croire la vocation d'un terre-neuve, je dois vous avouer que les occasions de me jeter à l'eau m'ont jusqu'ici manqué.

Ce n'est pas chose facile aujourd'hui de risquer sa vie pour sauver celle des autres. Vous avez dû remarquer, comme moi, que l'histoire de l'antiquité est plus riche en héros que l'histoire des temps modernes.

La cause en est bien simple. Les plus beaux traits de courage ne se manifestent qu'à la suite d'un accident, à l'occasion d'une catastrophe, ou au milieu des malheurs qu'engendre l'ignorance. Supprimez la guerre, vous n'aurez plus de chevalier d'Assas ; imaginez un remède pour combattre la peste, Belzunce sera impossible ;

donnez aux pompiers parisiens un outillage perfectionné et la sublime intrépidité du caporal Thibault ne fera pas l'admiration du faubourg St-Antoine.

Et je me console de voir diminuer de jour en jour la statistique des actes d'héroïsme, en me disant que chaque dévoûment de moins signale un progrès de plus.

— Si je vous ai bien compris, les plus beaux traits d'humanité ne seraient, la plupart du temps, que la résultante de notre sottise ou de notre imprévoyance?

— Certainement.

— Eh bien je puis vous assurer qu'il y a encore assez de bêtise et d'imprudences pour offrir de la besogne aux gens capables de se dévouer. Pour n'avoir pas encore fait l'essai de votre courage, il faut donc que vous habitiez un désert?

Le regard qui accompagnait cette question, sournoisement indirecte, dut sans doute trahir le fond de ma pensée. Car il m'attira aussitôt cette imprévue mercuriale, que je transcris fidèlement, à la grande confusion de mes confrères en journalisme.

— Je serais une de ces victimes destinées, par profession, aux tortures de la publicité, que vous ne me questionneriez pas autrement! s'écria mon vivant problème. Car si je vous dis où je demeure, me voilà, par la logique naturelle des choses, conduit à vous apprendre qui je suis et ce que je fais; ce qui, grâce au ciel, n'intéresserait personne. Sans être aussi heureux que les peuples qui n'ont pas d'histoire, je peux me vanter de n'avoir aucun droit à une biographie quelconque. J'espère bien aller sans bruit, sans tambour ni trompette, à ma dernière demeure et mourir, comme j'ai vécu, sans que le public s'en mêle. Et ce n'est pas une petite satisfaction par le temps de curiosités ineptes qui court! Je n'ai pas oublié que, lors de l'enterrement de Victor Hugo, un journaliste, soucieux de se montrer mieux informé que les autres. crut devoir signaler au monde de quel cuir étaient faites les bottes du cocher qui conduisait le char funèbre du grand homme! L'obscurité a cela de bon qu'elle vous met à l'abri de ces profanations d'outre-tombe. A plus forte raison doit-elle nous protéger, de notre vivant, contre les tentatives des repor-

ters chargés de donner un aliment aux bavardages des oisifs. Ces chasseurs de nouvelles ne vous semblent-ils pas avoir pour bureau de rédaction une loge de portier. A mon avis, comme au vôtre sans doute, ce n'est pas une plume que devraient tenir de tels écrivains, mais un plumeau! Dieu vous en préserve comme moi! Car est-il plaisir plus délicat que de faire échange de belles et saines idées entre gens d'esprit, sans qu'on ait à redouter de les voir défigurer par les stupides commentaires de la foule?

Jouissons donc entre nous de la bonne fortune de ne nous connaître que par ce qu'il y a de meilleur en nous. La même impulsion, qui nous portait tous les deux à secourir un pauvre diable, nous a réunis quelques instants, assez cependant pour nous permettre de voir qu'il y avait entre nous communauté de sentiments. Que gagnerions-nous à apprendre comment nous nous appelons? Pour entrer en relation plus intime avec vous, il me suffirait, si j'en avais le temps, de vous dire amplement quelle est en beaucoup de choses ma façon de juger. Eh bien, puisque les moments

nous sont comptés, tandis que j'écrirai ma correspondance au café, feuilletez, si cela ne vous rebute pas trop, ce carnet, ce livre de raison, *comme on disait jadis. Vous y trouverez, en marge de comptes ou de recettes, quelques réflexions, silhouettes ou croquis, attrapés au hasard. Tout cela sans autre mérite que de montrer comment les choses les plus ordinaires, en passant par le cerveau d'un observateur sincère, peuvent conserver l'empreinte d'une individualité.*

Après une telle profession de foi, comment me risquer à interroger un si rageur ennemi de l'interview? Je me bornai donc à recueillir quelques fragments du mystérieux carnet. Que mes lecteurs veuillent bien m'excuser, ils n'auront que la manière de penser de mon inconnu; mais ils ne sauront jamais, à mon grand regret, où il se fait habiller et couper les cheveux.

LE CŒUR HUMAIN

DE QUI?

Ce n'est pas un grand sacrifice pour un musicien de reconnaître la supériorité d'un sculpteur, pour un cocher de convenir qu'un marin conduit bien sa barque.

Mais quel poète n'éprouverait une sorte de plaisir à rencontrer une faute de prosodie dans un vers de Leconte de Lisle? Quel astronome ne se réjouirait de découvrir des taches dans la planète Le Verrier? Quel cuisinier ne serait heureux de trouver un cheveu dans le potage de son confrère?

***

Notre bonheur ne se compose guère que de malheurs évités.

Il suffit de le vouloir pour être sincère avec les autres ; avec soi-même, c'est bien plus difficile, car on se trompe involontairement.

***

Lorsqu'un artiste est sans fortune, on lui reconnaît volontiers du mérite.

Mais qu'un millionnaire s'avise d'être un excellent peintre ou un musicien remarquable, on en fera peu de cas. Tout au plus lui accordera-t-on un talent d'amateur.

C'est que l'on ne consent généralement à être juste qu'envers ceux à qui l'on sent qu'il manque quelque chose.

***

Le grand lac, aux eaux calmes et profondes, mettra-t-il beaucoup plus de cérémonie à engloutir la cime d'un mont qui s'écroule, que le simple caillou lancé par la main d'un enfant ? Plus de bruit au moment de la chute, quelques vagues au lieu de quelques rides, une agitation de deux ou trois minutes, à peine le temps de cuire un œuf, et plus rien !

Nos hommes illustres croiraient-ils laisser plus de traces à la surface des siècles?

***

Demandez à l'ambitieux ce qu'il lui a fallu de fois s'abaisser pour s'élever.

***

Le travail de l'humanité, jetée toute nue sur cette planète, ressemble à celui d'un homme qui, entré dans une maison vide, consacre tous ses instants à la meubler et à l'embellir. Mais, quand l'humanité se sera mise à l'aise dans son habitation, elle ne connaîtra jamais la durée du bail, ni ce que deviendront le locataire et l'immeuble.

***

Il y a des déguisements légitimes et, par dignité, nous sommes souvent obligés de nous composer un visage devant les indifférents. Mais imagine-t-on des gens qui restent masqués dans leur chambre? C'est pourtant ce qui a lieu chaque fois que nous essayons de nous faire illusion à nous-mêmes.

Les gens médiocres ont cet immense avantage sur les hommes de talent que ceux-ci se reconnaissent des supérieurs, tandis que ceux-là se croient au-dessus de tout le monde.

* * *

« Aux petits des oiseaux il donne la pâture » dit Racine. Et nous voyons que ces gracieux petits êtres ailés ne cherchent leur nourriture qu'au prix des plus mortelles inquiétudes. Entre deux coups de bec, que de fois ils tournent la tête, effarés, pour s'assurer qu'ils n'ont pas à redouter le trait empenné de l'arbalétrier moyenâgiste ou le plomb du chasseur moderne !

Et c'est ce qu'une certaine philosophie appelle l'ordre admirable de la nature, système qui se résume en un état de guerre perpétuel où, pour vivre, on doit se résoudre à mourir de peur, en un mot à trouver le meilleur procédé pour dévorer sans être dévoré soi-même.

* * *

D'après la Bible, l'homme aurait été modelé par Dieu avec de la boue du Paradis perdu. Tout nous prouve, cependant, qu'il n'est pétri que d'amour-propre.

Un diagnostic sûr pour un médecin. Au lieu de tâter le pouls, de faire tirer la langue, d'ausculter, ou de considérer, comme le faisaient les augures, l'état des entrailles de la victime, qu'il lui décoche à bout portant un compliment. Si le malade y prend goût, le praticien peut être assuré que, chez le soi-disant moribond, les sources de la vie ne sont pas encore taries.



Certains arbustes, au superbe feuillage pourpre, abandonnent avec les années leurs couleurs originales pour se fondre dans l'uniformité des verdures ambiantes.

Que de petits prodiges, admirés pour leurs succès scolaires, se perdent avec le temps dans la foule sans que leurs lauriers reverdissent.



Notre amour-propre nous fournit toujours des moyens efficaces de nous consoler de la gloire d'autrui. C'est ainsi que le dernier des reporters du « Moniteur de la Chapellerie », par quelque côté, se trouvera supérieur à Lamartine.

Si la cible subitement s'animait et rendait coup pour coup, vous verriez bientôt les plus vaillants tireurs prendre la fuite.

Mais ceci n'arrivera pas tant que le calomnié restera désarmé.

*
* *

Des oiseaux chantaient dans les arbres d'un jardin public. Ils chantaient pour le plaisir de chanter. Ils étaient heureux parce que le temps était beau, et ils le disaient à leur manière.

Mais leur voix fut couverte par le bavardage et les rires des commères du quartier, qui venaient chercher de l'eau à une fontaine voisine.

Et les oiseaux se turent pour écouter; et ils entendirent, en frémissant, tout ce qu'une imagination pervertie peut enfanter d'insinuations perfides.

Et les oiseaux se dirent: « Nous qui aimons tant la nature, nous qui vivons de chants et de lumière, nous qui avons une âme de poète et qui voudrions exprimer, autrement que par des cris inarticulés, les

belles choses que nous ressentons, comment se fait-il qu'on nous ait refusé la parole pour la donner à de si méchantes gens ? »

Et, tout le reste du jour, les oiseaux furent silencieux. Ils étaient mécontents de Dieu et de sa providence.

Ils ne recommencèrent à chanter que le lendemain, de grand matin, avant l'heure où les hommes s'éveillent.

* * *

Le courage ne va pas sans l'esprit de sacrifice, et c'est ce qui le met bien au-dessus de la bravoure.

Un brigand peut être brave, il ne sera jamais courageux.

Mandrin avait de la bravoure, le chevalier d'Assas avait du courage.

* * *

Les joies que nous donne l'amour-propre, ou la fortune, laissent toujours après elles un arrière-goût d'amertume.

La satisfaction d'avoir rendu service est

sans mélange. Plaisir austère, mais délicieux. Pour celui qui en fait sa recherche, son but, la vie n'a vraiment point besoin d'une compensation d'outre-tombe.

A défaut de l'autre, ce paradis serait suffisant.

***

Quelquefois nous nous jetons à l'eau pour sauver l'homme que nos attaques, injustes et quotidiennes, ont poussé à un acte de désespoir.

Telle mère, qui abrège ses jours en veillant son enfant, aura causé, par des sévérités maladroites, la maladie qui va l'emporter.

***

Il y a une bonté négative qui n'est, en quelque sorte, que l'impuissance d'être méchant.

***

En politique, on réussit moins par ses propres mérites que par les fautes de ses adversaires.

Nos grands hommes d'aujourd'hui se croient obligés de nous dire comment ils vivent et nous font des chefs-d'œuvre. Le succès de la douce Revalescière, des pilules Suisse, des pastilles Géraudel ou du savon du Congo les empêche de dormir. Ils remplissent les revues et journaux du bruit de leurs appels à la popularité. Ils nous y racontent l'histoire de leurs livres, de leurs statues ou de leurs tableaux. Il faut que nous sachions chez quel fournisseur ils ont acheté la plume ou le pinceau qui nous ont charmés, s'ils étaient debout ou assis, à pied ou à cheval, quand ils ont eu l'idée d'une scène, la conception d'un type. Il faut que nous assistions à toutes les douleurs de leur enfantement. Aucun détail ne nous est épargné. Il nous semble entendre le caquetage d'une poule, qui s'obstine à apprendre au voisinage quand et comment elle pond.

Et dire que Molière ne nous a rien laissé sur l'auteur du Tartuffe, et que nous cherchons encore les éléments d'une biographie de La Bruyère !

Les imitateurs sont le fléau des littératures.

Eh! puisque vous avez la rage d'imiter, imitez la ronce, qui n'eut jamais l'idée de rapporter des pêches, et croyez qu'il vaut mieux produire des mûres sauvages que de beaux fruits en cire.

* * *

La préoccupation principale des orateurs, qui sont chargés de célébrer les actions des morts illustres, est moins de faire des éloges que d'en mériter.

* * *

Pour parvenir, les pires défauts sont souvent les meilleures qualités.

Fouché n'aurait pas joué le rôle considérable qu'il joua sous l'Empire, s'il eût été un honnête homme.

* * *

Eteindre les lumières de la presse, c'est briser les réverbères pour voler dans l'ombre.

On n'escamotera plus une couronne à la façon d'Octave ou de Bonaparte; mais, comme il y aura toujours une nouvelle manière de détrousser les passants, on trouvera toujours un nouveau moyen de dépouiller un peuple de sa liberté.

*
* *

Si les langues, à leur déclin, sont achevées par la Bohême littéraire, les vieilles civilisations pourraient bien aussi recevoir le coup de grâce de la Bohême politique.

*
* *

Soit amour-propre, soit sujétion, soit prudence, soit même courtoisie, il est rare que l'on dise toute la vérité.

Les plus francs sont donc ceux qui mentent le moins.

*
* *

Au glas, orgueilleusement assourdissant des riches trépassés, qui ne préférerait la sonnerie des feuilles mortes balayées par le vent ?

Celles-là au moins se détachent de la vie sans tapage et vont à la pourriture humblement, avec un doux frémissement d'adieu.

*
* *

Certains de nos conférenciers se préoccupent moins d'instruire que de broder, sur un canevas facile, les plus éblouissantes fantaisies. Ils semblent avoir pour but de nous prouver, contre toutes les lois de la lumière, qu'il est possible de briller sans éclairer.

*
* *

Si vous voulez connaître les caractères qui se livrent le moins, entraînez-les sur le terrain des vœux. Les uns désireront des rentes, les autres du talent, ceux-là du galon, ceux-ci des aventures.

Et vous serez bientôt convaincu qu'il ne faut juger un homme ni sur ce qu'il fait, ni sur ce qu'il dit, mais bien sur ce qu'il souhaite.

*
* *

Beaucoup de consciences, qui se couvrent de voiles immaculés, ressemblent à

ces meubles défraîchis dont on ne retire jamais les housses ; blancheur dessus, taches dessous.

***

« Tout le monde le dit ! » Après un tel argument, comment rester incrédule ? Est-ce qu'un mensonge, multiplié par un assez grand nombre d'imbéciles, de méchants ou d'oisifs, ne devient pas, au produit, une vérité ?

La calomnie, on le voit, a son arithmétique qui se passe de preuves.

***

Le partisan le plus convaincu de l'égalité fut, sans contredit, Procuste, tantôt retranchant de ses hôtes tout ce qui dépassait le lit de fer où il les faisait étendre, tantôt leur allongeant les jambes, à l'aide de cordes, jusqu'à ce qu'elles atteignissent la longueur voulue.

Moins cruel que le brigand de l'Attique, notre amour-propre, quand il est appelé à juger les autres, se contente de rapetisser tout le monde.

Il n'y a de bien armé contre l'injure que celui qui ne tient pas à la louange.

*
* *

Que de contradictions dans notre pauvre nature !

Nous ne songeons pas à nous offenser des grimaces que nous fait un singe.

Mais nous avons la faiblesse de supporter avec impatience les moqueries d'un idiot.

*
* *

Etourdiment tombée dans la toile tendue par une araignée, à l'angle d'une fenêtre, une guêpe se balance, furieuse, au fond du hamac transparent. Soudain, d'un coin ténébreux, surgit un monstre vélu, monté sur de longues échasses. L'horrible chasseresse s'approche du gibier, accroché dans ses lacs. Elle veut achever de garrotter sa victime ; mais celle-ci, renversée sur le dos, menace le bourreau de son dard.

Ecartant ses maigres pattes, pour éviter la pointe envenimée, la mégère se baisse

et rapproche sa face, affreusement poilue, du masque lisse de l'insecte à la cuirasse d'or, impassible comme celui de l'acteur antique. Et il y a là un hideux tête à tête des deux adversaires, qui s'observent. Alors, le sinistre tisserand s'incline par à-coups nerveux, pour enserrer la captive de ses liens tenus. Mais la guêpe se défend, fait des feintes, retire ou allonge son glaive. Et, chaque fois, l'araignée redresse son corps terrifié. Des frissons de peur passent dans la liqueur jaune de ses pattes, éclairées par un rayon de la fenêtre. Le duel s'éternise. La tueuse de mouches s'impatiente, s'irrite, toujours repoussée et faisant trembler de ses fuites affolées le plancher mobile.

Tout à coup, après avoir observé son ennemie dans une immobilité méditative, elle s'élance du creux de la toile, qu'elle traverse comme un éclair sombre, en franchit le bord, s'accroche aux mailles du fin tissu, et descend, dos en bas, pour aller se suspendre au fond de la poche où se débat la guêpe. De là, à l'abri du dard, elle travaille, en toute sécurité, à s'assurer la possession de l'ennemi vaincu.

Et la soudaineté de cette inspiration n'avait eu d'égale que la rapidité de l'action. L'ignoble bête avait eu, comme tacticienne, son trait de génie. Car, d'un bond, elle venait d'exécuter un de ces fameux mouvements tournants, qui firent la gloire d'un Napoléon !

* * *

Chez l'ambitieux, l'amour-propre n'est jamais satisfait. Il jouit moins d'une flatterie qu'il ne souffre d'un blâme. Ne pas avoir tout lui semble n'avoir rien. Il est comme César, dont le triomphe, au rapport de Plutarque, fut gâté par le visage pâle de Cassius, dans lequel il crut voir une menace ou une protestation.

* * *

Comme le mendiant, qui baisse hypocritement la tête en tendant la main, celui qui recherche des éloges, soit pour lui, soit pour les siens, doit bien disposer l'amour-propre rival de qui il attend l'aumône d'un compliment.

Ne semblerait-il pas, quand il s'agit d'obtenir l'approbation des autres, qu'il y ait une loi morale qui oblige préalablement notre orgueil à s'humilier ?

*
* *

La bonté doit avoir pour collaborateur l'esprit de justice, sans quoi elle deviendrait sottise. Qu'est-ce, en effet, que la bonté, si ce n'est la justice, non plus sévère mais tendre, pratiquée par les gens de cœur avant que la loi n'en fasse une obligation ?

*
* *

Apporter un appui moral à une conscience qui vacille, secourir un pauvre diable qui souffre, faire le bien loin de tout témoin, dans le recueillement de son âme, n'est-ce pas ce qu'il y a de plus délicieux au monde ?

Il ne fallait donc pas avoir la maladresse d'appeler cela un devoir, puisque c'est un plaisir.

*
* *

Au temps de la torture, il n'était pas rare

de voir le patient endurer avec résignation les plus cruelles épreuves. Dans nos hôpitaux militaires, où le courage est bien plus difficile que sur le champ de bataille, on constate de nombreux cas d'héroïque stoïcisme. On a même quelquefois entendu, dans les ambulances, des mots plaisants prononcés par des blessés, pendant que le scalpel du chirurgien martyrisait leurs chairs.

En trouverait-on beaucoup qui supporteraient, avec la même égalité d'âme, le bonheur d'autrui ?

* * *

Quand les fidèles exercent leur charité, ils croient faire un bon placement sur le ciel. D'autres, comme les patrons à Rome, se montrent généreux pour se constituer une cour de clients.

Il est donc bien rare qu'on ne donne pas pour recevoir.

* * *

Si, par oubli, négligence ou distraction, il vous arrive d'avoir perdu la vingt-et-unième occasion d'obliger quelqu'un,

soyez bien convaincu qu'on ne vous tiendra aucun compte des vingt services accumulés, et qu'on ne se souviendra que de celui que vous n'avez pas rendu.

Le cœur, comme un miroir, ne garde l'image que du dernier objet qui s'y reflète.

***

Quand nous dédions un livre, nous croyons être agréable à la personne dont nous inscrivons le nom sur la première page du volume. Mais, en mettant ainsi sous la sauvegarde d'un ami ou d'un protecteur un ouvrage, qui a si peu de chance de vivre, est-ce que nous n'avons pas l'air de lui imposer une charge d'exécuteur testamentaire ?

***

Dans nos relations de société, je retrouve la loi des *vases communiquants*.

Si vous avez un ami qui vous soit supérieur, peu à peu, insensiblement, dans vos rapports quotidiens, son intelligence s'épanchera dans la vôtre. Il arrivera

un jour où vous lui aurez tant pris, et où il vous aura tant donné, que le niveau sera rétabli entre vous deux.

Si votre ami est un imbécile, il n'est pas besoin de dire aux dépens de qui se fera l'équilibre.

***

Bizarrerie de notre langue !

Dites à un homme politique qu'il se vend, il sera furieux ; dites à un auteur qu'il se vend, il sera enchanté !

***

Il est une circonstance où le bourreau précède le juge.

C'est le cas où un médecin condamne son malade, pour s'excuser de l'avoir exécuté.

***

Le monde aime mieux le gredin, qui l'amuse, que l'honnête homme, qui l'ennuie.

Sur le pavé de la cour d'un bureau de poste, le cheval attelé à la voiture de dépêches gisait, étalé sur le flanc comme une bête morte.

Près du moribond veillait une femme, la propriétaire, qui faisait en toute sincérité des vœux pour sa guérison ; car il n'y avait pas là de succession en perspective pour aider à se consoler d'une *perte douloureuse.* Au contraire. La peau du vieil animal, usée jusqu'à la corde, n'aurait certainement pas compensé les frais de ses funérailles. En le perdant, on n'avait rien à gagner.

Tel qu'il était, avec ses jambes roidies, ses côtes saillantes, son pelage râpé, tonsuré d'anciennes cicatrices, il suffisait au service des dépêches entre la gare et le bureau de poste. Il représentait donc un certain capital. Le remplacer, ce serait une dépense, peut-être de l'argent à emprunter ; toutes choses dures pour un petit ménage, où l'on vit au jour le jour.

Aussi, la femme du cocher attendait-elle, morne et silencieuse, près du corps, hélas ! toujours immobile. Debout, les bras

ballants, le cou incliné sur cette masse inerte, elle y cherchait anxieusement quelque retour à la vie. Elle eut enfin un cri de joie, qui se perdit dans le rauque et profond hennissement du mourant ; celui-ci venait de soulever son long museau, déjà busqué par les mystérieuses contractions de l'agonie.

La garde-malade partit comme un trait, et revint de l'écurie voisine avec un grand panier plat, sorte de van qu'elle avait abondamment rempli d'avoine. Mais la pauvre bête avait laissé retomber sa tête trop pesante. Cependant un de ses yeux restait entr'ouvert. La femme crut même remarquer que cette prunelle, ronde et terne, reprenait de l'éclat, comme si un suprême désir y eût ramené l'étincelle de quelque force vitale, inespérément rallumée. Alors elle se mit à genoux et enfonça comme un coin, le bord du van entre les pavés et les lèvres du cheval.

Une des joues creuses du vieux serviteur, tué par le travail, s'appuyait maintenant sur un coussin de graines appétissantes. L'avoine l'entourait de ses séduc-

tions et montait jusque dans ses naseaux. Il n'y avait qu'un bien petit effort à faire pour succomber à la tentation. Mais saurait-il le faire ?

Quelque chose commence à s'agiter. La bouche ne s'entr'ouvre pas ; mais les lèvres remuent et, dans une grimace navrante, montrent à découvert des gencives qui paraissent blanches à côté de la carie noire des dents. Celles-ci essaient aussi de se desserrer. Vainement. Les mâchoires n'obéissent plus à ce dernier appel de volonté. Seules, les gencives se traînent lamentablement sur l'avoine, qu'elles ne peuvent saisir. Et le pauvre animal, de son œil vitreux, semble adresser un reproche à sa tentatrice. Il était si près d'être débarrassé de l'existence ! Pourquoi essayer de la lui faire regretter ?

Et, dans l'ultime contraction de ses muscles usés, il croise devant son bourreau, comme des mains qui prient, ses jambes si lasses, demandant que rien ne l'arrache désormais à l'éternel repos, si douloureusement gagné !

L'art de l'homme d'état est bien différent de celui du moraliste. Celui-ci cherche à corriger ; celui-là, au contraire, profite autant, et quelquefois plus, de nos faiblesses que de nos qualités.

*
* *

Il y a, dans la conversation, des plaisanteries banales et des mots décrépits qui sont comme des carrefours où, sans se donner rendez-vous, les imbéciles sont toujours sûrs de se rencontrer.

*
* *

Qu'un homme d'esprit dise un mot charmant dans un cercle, voilà le propos qui court de bouche en bouche et fait le tour de la ville.

Il y a cent à parier contre un que le mot spirituel, à la fin du voyage, ne sera plus qu'une bêtise.

*
* *

Surgisse un talent nouveau dans les lettres, immédiatement vous verrez les journaux — si l'auteur est une femme et

écrit des romans — annoncer l'apparition d'une héritière de George Sand.

Cet écrivain aura beau avoir sa manière à lui, comprendre le paysage à sa façon, traiter les questions sociales avec une philosophie qui lui est propre, de par la clameur de ses juges, qui l'ont classé, il devra se résigner à n'être, toute sa vie, qu'un reflet.

Peu de critiques savent s'élever au-dessus des détails pour embrasser du regard les grandes perspectives. Ce sont des myopes, qui n'auront jamais la ressource de porter des lunettes.

***

Prenez un morceau de sucre et faites-le fondre dans un verre d'eau. Qu'en restera-t-il ? tout et rien. Il n'y aura plus de morceau de sucre, et, cependant, pas une de ses parcelles ne sera perdue ni combinée.

Prenez un homme et jetez-le dans l'indifférence, après avoir supprimé en lui tout désir de se distinguer, et je vous dis qu'il ne tiendra plus debout et tombera en

dissolution. Vous retrouverez des jambes, des bras, une tête, de la mémoire, de l'intelligence ; mais tous ces éléments manqueront de lien. Plus d'agrégation, plus de forme. Un fantôme d'homme peut-être, d'homme, point !

Ce serait donc une grande sottise de reprocher à un homme d'avoir de l'ambition. Ce n'est pas l'ambition qui peut être blâmable, mais son but.

* * *

Nous nous efforçons de détruire les privilèges, et, pendant ce temps-là, la nature ne cesse de produire des privilégiés.

De quel autre nom appeler ceux qui n'ont que la peine de naître pour être intelligents et robustes ?

Ce qu'il y a de plus triste, pour les êtres chétifs et pour les pauvres d'esprit, c'est que l'injustice, dont ils sont victimes, ne saurait être réparée par un beau mouvement d'enthousiasme.

Les privilégiés, dont nous parlons, n'auront jamais leur nuit du 4 août !

Les propos injurieux de la canaille ressemblent aux piqûres de la vermine. Elles incommodent quelquefois un honnête homme, mais elles ne le blessent pas.

La poudre insecticide qu'il convient d'employer en pareil cas, c'est le mépris.

***

Si je voulais détourner un jeune homme des carrières séduisantes, mais dangereuses, qui semblent promettre la gloire, j'essaierais de lui démontrer avec quelle promptitude on accueille tout ce qui peut nuire, et avec quelle discrétion on accepte tout ce qui peut servir à la réputation d'autrui. Pour rendre ma pensée plus claire, je comparerais la rapidité de la calomnie à la vitesse du lièvre et la lenteur de l'éloge au pas de la tortue.

Mais, à cela, le jeune homme me répondrait probablement que la tortue est arrivée une fois au but avant le lièvre.

Et, comme toujours, en donnant un conseil, j'aurais perdu mon temps.

Certains égoïstes peuvent nous procurer l'illusion du dévouement. Volontiers, ils donnent à une quête, souscrivent à une œuvre de bienfaisance, quand il y va de leur amour-propre ou de leur situation.

Dans ces cas-là, ils paraissent capables de rayonner au dehors et de s'intéresser aux autres, mais comme l'araignée, qui ne court à la circonférence de sa toile que pour tout ramener au centre.

*
* *

Ceux qui fondent des espérances sur une vie future doivent inspirer plus de confiance que les sceptiques. On peut croire à leur désintéressement, puisqu'ils ont intérêt à être désintéressés.

*
* *

Chaque âge a ses maladies.

A l'époque de la première dentition, on a la gourme ; à cinq ou six ans, la rougeole ; à seize ou dix-huit ans, la typhoïde.

A vingt ans, on écrit des vers.

Si cette dernière maladie devient chronique, elle pourra épargner le malade, mais elle exposera son entourage aux plus grands dangers.

*
* *

Vous rougiriez de porter les vêtements d'un autre.

Il ne vous répugnerait pas moins d'employer le peigne de votre voisin.

Cependant beaucoup de gens font pis que cela tous les jours.

Est-ce que les lecteurs de l'*Univers* ne pensaient pas avec le cerveau de M. Veuillot, et les lecteurs du *Pays* avec celui de M. de Cassagnac ?

*
* *

Si vous exécutez un criminel pour avoir tué un sot, que ferez-vous à celui qui vous aura privé d'un homme de génie ?

*
* *

Il est une étrange personne, créature mobile s'il en fut, que nous ne nous lassons jamais d'admirer.

Ses séductions sont infinies, et nul ne saurait dire ce qu'elle met d'art à relever l'éclat de sa beauté. Tout à l'heure, vous lui voyez une robe d'un bleu pur, comme le ciel ; cinq minutes après, elle est vêtue de gris, comme une veuve dont la douleur commence à déteindre. Quelquefois elle se contentera pour parure de plantes enlacées et de longs rubans, verts ou roses ; un autre jour, comme si elle devenait folle de toilette, elle étalera à vos yeux une profusion de perles.

Ces richesses ne sont rien à côté du pouvoir qu'elle a de changer, à tout instant, de caractère et de visage. La mobilité de sa physionomie défie le pinceau le plus leste et se rit du collodion. Il n'est pas un seul artiste qui ait le droit de se vanter d'avoir donné son vrai portrait. On ne peint pas le mouvement.

On a cherché, et quelques fous cherchent encore le mouvement perpétuel. Elle l'a trouvé. On pourrait croire qu'elle a juré de n'être jamais la même pour personne. Ses colères, son calme, ses joies, ses passions ont toujours des variantes. Rien d'uni-

forme sous son apparente monotonie. Sa vie, c'est de changer. Veut-elle plaire ? elle y réussit.

Veut-elle effrayer ? elle y réussit encore. Pourquoi ? Je crois, sur mon honneur, qu'elle n'en sait rien elle-même. Elle n'est que contradictions. Ainsi, elle n'est pas oisive ; mais son travail n'avance jamais. Comme Pénélope elle détruit, la nuit, l'ouvrage du jour. Elle remue, fait beaucoup de bruit, attire du monde. Cela parait lui suffire.

Une coquette ? Non. La mer.

***

Buffon a dit: « Le style, c'est l'homme. » C'est plutôt le vêtement.

Est-ce que dans ce magistrat, enveloppé d'une longue robe noire, qui pérore gravement, avec un geste solennel, vous reconnaîtriez l'ami qui vous parlait tout à l'heure avec une si aimable familiarité, lorsqu'il était vêtu comme vous d'un simple paletot ?

Est-ce que le sourire de la femme, que

vous aurez vue dans la journée en négligé, ressemblera au salut cérémonieux qu'elle vous rendra le soir, quand elle croira porter la plus belle toilette du bal ?

Est-ce que le pacifique boulanger, dont l'industrie nous fait vivre, n'a pas un peu l'air de vouloir tuer les gens, lorsqu'il a sur le dos son uniforme de réserviste ?

* * *

Il y a pour le nain deux façons de ressembler au géant : le rapetisser pour le ramener à sa taille, ou se grandir pour arriver jusqu'à lui.

C'est ainsi qu'en dépréciant le talent, les gens médiocres pensent l'abaisser à leur niveau, ou, en l'imitant, s'élever à sa hauteur.

Le premier moyen est le plus commode, partant le plus usité. On l'emploie surtout en France, où chacun adore l'égalité, à la condition d'être au-dessus de tout le monde.

Mille fois Monsieur X*** a prétendu vous prouver que Monsieur Z*** était le plus nul et le plus niais des hommes.

Un jour, cependant, Monsieur X*** vous jure sa foi que Monsieur Z*** est le plus intelligent et le plus spirituel des hommes !

Ne soyez pas surpris de ce changement. Monsieur X***, soyez-en sûr, vient d'apprendre que Monsieur Z*** a dit du bien de lui.

Celui qui fait notre éloge ne peut être un sot.

*
* *

On est heureux de recueillir un héritage ou d'accepter un présent. Il serait absurde d'en être fier.

Eh bien, alors, pourquoi une femme s'enorgueillit-elle de sa beauté ; un homme, de son intelligence ?

Ne sont-ce pas là des cadeaux que nous recevons le jour de notre naissance !

Nous prêtons complaisamment l'oreille au mal que l'on dit des autres, sans jamais avoir l'idée d'en demander la preuve.

Pour croire au bien, nous exigerions volontiers un acte notarié.

***

Toutes les fois qu'une personne de quelque valeur morale vient à mourir, vous entendez une foule de gens s'écrier d'un ton larmoyant :

— Les bons s'en vont !

Cela n'est pas poli pour ceux qui restent. Mais il est bien entendu qu'en faisant ainsi l'éloge des morts, on n'a d'autre but que de se dispenser de reconnaître le mérite des vivants.

***

Plaignons ceux qui disposent des faveurs. Pour une place à donner, que se disputent dix concurrents, ils font neuf mécontents et un ingrat.

***

C'est une grande et douce chose que de savoir admirer. Mais ce don n'est pas

accordé à tout le monde. Du mariage de la médiocrité et de l'envie naît un genre de critiques, qui ne s'élèvent jamais assez haut pour dominer une œuvre et en juger l'ensemble.

Menez ces gens-là entendre un brillant discours, ils n'en retiendront que le lapsus échappé à l'orateur dans la fougue de l'improvisation. Faites-leur lire une belle page de prose, ils n'y verront que le point de trop ou la virgule de moins !

*
* *

Dans la prière, l'oracle qui semble répondre aux consciences pures, comme une voix céleste, n'est peut-être que l'écho délicieux de leur propre pensée.

*
* *

Il y a des gens qui cherchent la quadrature du cercle.

Il y en a d'autres qui cherchent l'alliance de la raison et de la foi.

La raison et la foi !

Ne semble-t-il pas voir un homme, qui a

les yeux ouverts, donner le bras à un ami, qui les tient volontairement fermés ?

Ils ne marchent droit ni l'un ni l'autre.

Ayez, si vous le pouvez, la foi du charbonnier, et que tout soit dit !

***

L'homme ne se contente pas d'entités. Il lui est nécessaire de regarder, de sentir, de toucher l'idée. Au soldat, il faut le drapeau ; au croyant, un Dieu visible.

C'est ce que le Christianisme a si bien compris en instituant l'Eucharistie, le Dieu fait homme qui pénètre, sous une forme matérielle, dans l'enveloppe terrestre du fidèle. Le pur esprit se cache dans un pain azyme pour que l'âme, qui l'adore, puisse, avec des lèvres de chair, lui donner un baiser et lui faire comme un temple de sa charpente corporelle.

***

Parce que deux hommes ont des bras, des jambes, un estomac, en un mot le même organisme, est-ce qu'il y a entre

eux la moindre analogie, si l'un s'élève jusqu'aux plus sublimes conceptions, tandis que l'autre croupit dans l'atmosphère basse des commérages d'une loge de portier?

L'égalité! La voyez-vous entre le ver qui rampe et l'oiseau qui, d'un coup d'aile, porte dans l'azur du ciel un cœur capable d'aimer?

* * *

« Ceci tuera cela! » Et le journal a tué le livre. Joli résultat! On a remplacé ce qui pense par ce qui bavarde.

* * *

Simplement mais proprement vêtus, avec des figures roses et rebondies, bien ouvertes, annonçant la santé et la bonne humeur, trois petits bonshommes s'en allaient en classe, se tenant par la main et ne rechignant point contre la perspective d'être renfermés, pendant quelques heures, entre quatre murs.

Ils allaient, bien alignés sur le trottoir, faisant claquer leurs sabots sur le granit

et portant leurs livres de classe, suspendus sur leurs dos comme un sac de soldat. Conscrits de cinq ou six ans qu'on menait au champ de bataille, où le maître d'école figure l'ennemi, et où les engins terrifiants sont représentés par un tas de grammaires et d'arithmétiques.

A quelques pas en arrière, la mère, une brave femme du peuple, en vêtements de travail, suivait, tenant sur le bras un bébé trop jeune pour marcher. Sans en avoir l'air, elle surveillait du coin de l'œil la petite troupe, déjà bien disciplinée.

Mais voilà que, dans le voisinage d'une église, nos trois écoliers, après avoir échangé tout bas quelque mot d'ordre, traversent la rue en courant et vont prendre position entre les contreforts du monument. Les deux aînés disparaissent complètement derrière l'énorme pan de mur. Moins prompt ou plus naïf, le plus jeune se blottit dans un angle où ils reste complètement à découvert. Seulement, il avait eu le soin de se faire le plus petit possible et de se cacher le visage entre les mains,

bien convaincu qu'on ne le verrait plus, puisqu'il ne voyait rien lui-même.

Et tout cela pour jouer un tour à la maman et l'obliger peut-être à chercher ses évadés ; ce qui eût été le comble du succès !

Mais la mère ne semblait pas le moins du monde inquiète et continuait paisiblement son chemin, ayant toujours sur le bras le quatrième petit frère qui assistait, sans y rien comprendre, à un jeu qui ferait sans doute plus tard son bonheur.

Elle avait ses raisons pour ne pas se troubler, la brave femme. Car, tous les jours, à la même heure, son petit monde recommençait la même plaisanterie et, sans se lasser, la trouvait toujours neuve.

Cependant on se décidait à sortir de sa cachette.

On redevenait sérieux. Au bout d'une promenade plantée de grands arbres, les marmots s'arrêtaient, attendaient la maman à laquelle ils présentaient la joue ; puis, gravement, très disciplinés cette fois, parce qu'ils avaient une vague con-

science de la responsabilité incombant à celui qui se dirige tout seul, ils montaient une rue toute droite qui conduisait à l'école.

La mère, au bas de la pente, restait immobile jusqu'à ce qu'elle eût vu la jeune bande disparaître. C'était autant d'épargné à ses jambes. Puis, avec le tout petit, elle rentrait chez elle où l'attendait une autre besogne.

Et je me disais : Quand l'admirable collectivisme, qu'on nous promet, aura désorganisé la famille et réduit la femme à l'état de femelle, appartenant à la communauté des mâles, qui est-ce qui fera ces petites figures propres et ces cœurs sains d'écoliers ? Qui est-ce qui, tandis que les grands apprennent à lire, donnera le sein au plus petit ?

L'Etat, sans doute !

***

Toucher à l'arche sainte du mensonge officiel ? Quel crime abominable ! On voit d'ici la colère de ces faux dévots à qui les nudités de l'histoire font « venir de cou-

pables pensées... » S'ils prenaient la direction du haut enseignement, ils ne permettraient l'étude de l'anatomie qu'à la condition de mettre une feuille de vigne sur les sujets à disséquer.

* * *

On a dit que la critique est la puissance des impuissants.

Quelle niaiserie ! Tous les genres peuvent avoir leur homme de génie. Ils ressemblent à une armure qui servira quelquefois à vingt poltrons avant de couvrir la poitrine d'un héros.

* * *

Les producteurs de vers n'incommodent pas le public, qui ne songe guère à les lire ; mais ils ont le tort de l'habituer à la défiance. Grâce à eux, quand on voit un volume de *poésies* chez un libraire, on s'éloigne de la boutique avec terreur, comme d'une propriété où il y a des pièges.

Certains génies n'ont pas le don de se corriger, d'élaguer. Ils poussent à l'aventure leurs rameaux gigantesques, au mépris des gens qui voudraient les émonder, par respect pour la grammaire et le bon goût.

De là vient que Shakespeare ne sera jamais compris par ceux qui préfèrent les petits arbres tondus du parc de Versailles aux troncs puissants des forêts vierges.

***

Il y a un mot cruel dans l'argot de la librairie. Le ténor des bois, le divin chanteur, le *rossignol*, que tout le monde écoute, sert à désigner le livre que personne ne lit.

***

Lorsqu'un paysan perd son cheval, il se rappelle avec douleur ce qu'il lui avait fallu d'argent pour le payer. C'est là toute l'oraison funèbre du pauvre serviteur.

Les princes n'en ont souvent pas d'autres auprès du peuple, qui se souvient moins de leurs exploits que du prix qu'ils lui ont coûté.

Fait-on une lecture relative à l'histoire ou à la littérature, le plus grand nombre n'écoute que d'une oreille et, avec l'indifférence de gens, qui n'ont guère à apprendre sur de pareilles matières.

Mais qu'on fasse une communication scientifique sur un sujet qui exige, pour être compris, de particulières et longues études, aussitôt vous verrez tous les visages se tourner attentifs vers l'orateur. On accueille comme un oracle tout ce qui tombe de sa bouche, on l'encourage, on l'approuve avec de petits signes de tête, qui semblent l'avertir qu'on le suit avec le plus vif intérêt.

Et tous ces poseurs, qui ne voudraient pas avouer qu'ils se sont amusés à la lecture d'un roman, paraissent ravis d'un discours auquel ils ne comprennent rien.

* * *

Si Garrulus se contentait d'écrire, personne ne lirait ses livres ; mais il va dans le monde se venger, sur les auditeurs qu'il poursuit, des lecteurs qui le fuient.

Quel larynx ! A table, il couvre de sa voix le bruit des assiettes et trouve le moyen de faire une conférence depuis le potage jusqu'au dessert. Au salon, il ne donne pas le temps à deux conversations particulières de se former. Parle-t-on de la pièce nouvelle ? « Il y a dix ans qu'il a traité ce sujet ! » Parle-t-on d'une ascension au Mont-Blanc ? « Il est monté sur le plus haut pic de l'Himalaya ! » Impossible d'éviter cette mouche bourdonnante ! Plusieurs, agacés, le regardent pour l'intimider ; quelques-uns l'étudient, mais la plupart l'écoutent par politesse, pour le maître de la maison.

Et le sot ne voit pas qu'on n'est suspendu à ses lèvres que pour les lui fermer.

*
* *

Un portier hargneux, un domestique que vous renvoyez, une femme de ménage qui vous vole, suffisent pour lancer le mot qui doit vous salir.

Il est vrai qu'il y a une grande différence entre se salir ou être sali. Mais le monde

se gardera bien de rechercher si quelque coquin ne vous a point jeté de la boue.

Il se dira bêtement et méchamment: « Puisqu'on en parle, c'est qu'il y a quelque chose. »

Ou encore, en recourant aux proverbes — terrain neutre où se rencontrent les imbéciles et les gens d'esprit, — il dira, d'un air solennel et convaincu : « Il n'y a pas de fumée sans feu ! »

Brutes ! qui donc a allumé le feu ?

***

À entendre certains propos imprudents, qui pourraient éclairer un malade sur les dangers de sa situation, on serait autorisé à croire que ceux qui les tiennent commettent un acte abominable de méchanceté. Car nous ne parlons pas ici des imbéciles, laissant inconsciemment tomber de leurs lèvres, sous prétexte de condoléances, le mot qui fera le désespoir d'un moribond. Il n'est question pour l'heure que de gens capables de tout comprendre, sauf ce qui ne s'apprend pas, c'est-à-dire la continuelle

préoccupation d'autrui. N'ayant aucune pitié réelle, ces indifférents marchent en aveugles à travers les choses du sentiment, parce qu'ils n'auront jamais ce guide sûr : le cœur, qui, seul, peut nous éviter les chutes dans les coins sombres de la vie.

* * *

Ne craignez pas, si vous vantez sa finesse, de laisser entendre à un homme qu'il manque un peu de probité. Mais gardez-vous de louer quelqu'un de sa délicatesse, en montrant des doutes sur son intelligence.

Cet homme se fâcherait.

Logique de l'amour-propre !

Un don du hasard nous rend vaniteux ; et nous méprisons ce qui est notre œuvre !

* * *

De soi-même il n'est, quoi qu'on dise, de meilleur juge que soi.

Quand on s'adresse au témoignage des autres, on ne cherche plus sincèrement à se connaître ; on tourne volontairement le dos à la vérité, on désire être trompé.

La raison de cela, c'est que personne n'a le courage de dire franchement à un homme ce qu'il pense de lui. Veut-on s'amuser aux dépens d'autrui, en exagérant l'éloge, ou craint-on, en blâmant, de déplaire et de se faire un ennemi ? Evidemment. Nous manquons de franchise par malveillance, ou par lâcheté. Cela peut bien ne pas être le fond de notre nature ; mais c'est, à coup sûr, le fruit de notre éducation.

* * *

Le mépris pour ce qu'on ne connaît pas est la revanche des ignorants. Pour eux, par exemple, la bibliographie, cette science qui demande tant d'érudition, se bornerait à ranger des bouquins, et ils ne voient guère de différence entre les tablettes de la *Nationale* et les rayons d'un magasin de nouveautés. « Voyez draperie ! voyez mercerie ! voyez histoire ! voyez belles-lettres ! »

Pour ces gens-là, Léopold Delisle serait quelque chose comme un commis de la Belle-Jardinière !

Il y a des braves qui se risquent toujours et à propos de tout, passant à travers les obstacles et subissant les plus dures privations pour aller à la mort.

Il en est d'autres qu'il faudrait conduire au danger, dans une bonne voiture et avec toutes leurs aises.

* * *

Pourquoi prétendre qu'on est toujours abandonné de ses amis dans la mauvaise fortune ? Il en est, au contraire, qu'on ne voit que dans les jours lugubres, lorsque notre ciel se charge de nuages.

Autrefois, ils s'éloignaient de vous, ils vous négligeaient, vous boudaient, critiquant, médisant, calomniant peut-être, trop fiers en tout cas pour se faire les courtisans de votre prospérité, les panégyristes de vos succès.

Aujourd'hui ils accourent. Personne ne s'étend aussi longuement qu'eux sur l'évènement cruel qui vous a frappé ; leurs compliments de condoléance ont les proportions d'une oraison funèbre. Ah ! les braves cœurs ! et que de larmes ils trou-

vent pour vos maux, eux qui n'avaient pas un sourire pour votre joie ! Ils se penchent sur votre bonheur perdu, gisant, en décomposition, et, comme le cadavre d'un ennemi, ils s'imaginent que cela sent bon !

***

Un auteur parle-t-il avec toute la modestie désirable du succès d'un de ses livres ? — Rien d'étonnant, dit un confrère : tous les amateurs se disputent cette merveille typographique.

S'agit-il d'une statue admirée du public ? — Le marbre en est si beau !

S'agit-il d'une composition musicale très applaudie ? — Celui qui tenait le piano a tant de talent !

Concluez !

***

Le lien qui unit des compagnons de plaisir rapproche indifféremment amis ou ennemis.

***

Pourquoi nos pessimistes perdent-ils leur temps à se lamenter sur les misères

de l'existence au lieu d'en finir avec elle ? Rien n'est plus irritant que les plaintes de gens qui s'accommodent de leur mal.

*
* *

Je ne vois pas ce que fait une pendule dans un salon où l'on s'amuse ; car les gens heureux n'ont besoin ni d'horloge, ni de sablier. Les heures ne sont comptées, le temps n'est mesuré que par ceux qui souffrent.

*
* *

Que penseriez-vous de deux hommes qui se prendraient aux cheveux, parce que l'un aurait cru découvrir, dans un nuage qui passe, la ressemblance d'un lion, tandis que l'autre aurait prétendu y trouver celle d'un éléphant ?

La plupart de nos querelles sont aussi raisonnables que celle-là.

*
* *

Aux séances publiques de l'Académie française, toute l'attention est aux lauréats des concours littéraires. Mais quand on

attribue des prix à ces braves gens qui se sont obscurément sacrifiés, le public se morfond et bâille.

Nous nous moquons pourtant de l'alouette qui va se jeter sur le miroir où elle trouve la mort. Et nous allons non moins sottement à ce qui brille, méprisant ce qui est bon, utile et quelquefois admirable.

***

Les hommes ne sont pas seuls à faire de mauvaises lois. Le code de la nature en est plein.

N'est-ce pas en vertu de la *pesanteur* qu'une tuile nous tombe sur la tête, qu'un orateur nous assomme, qu'un domestique nous verse le contenu d'un plat sur des habits de gala ? N'est-ce pas pour confirmer la règle : « qu'il faut une ombre au tableau », que les bossus et les imbéciles servent à mettre en lumière les formes élégantes des gens bien bâtis et les bons mots des gens d'esprit ? N'est-ce pas pour satisfaire aux exigences de l'*assimilation* que l'Arabe est enseveli quelquefois tout vivant dans l'estomac d'un lion ?

Pangloss nous dirait que tout cela est pour le mieux dans le meilleur des mondes. Soit !

Mais Pangloss a-t-il remarqué que certaines gens n'ont qu'à s'abandonner au courant de la vie pour aborder, sans effort, à la fortune ? Plangloss a-t-il remarqué que certaines gens sont toujours sûrs d'avoir l'atout, de tourner le roi, de gagner le gros lot ?

Pourquoi ? parce qu'ils sont les aveugles favoris d'une loi aveugle.

Ce n'en est pas moins une loi, une loi naturelle qui existe aussi certainement que la loi de la *pesanteur*.

Pangloss la trouve juste ; mais les autres ?

* * *

Dès qu'on admet que la vie est une épreuve, toutes les horreurs, cruautés et injustices dont elle est faite, sont, à la rigueur, acceptables.

Mais les animaux, pourquoi souffrent-ils ? Pourquoi leur a-t-on donné ce mot d'ordre : « Dévorez-vous les uns les au-

tres ? » N'ayant ni récompense, ni dédommagements à espérer, puisqu'ils ne sont ni méritants, ni déméritants, comment s'expliquer le sort épouvantable qu'on leur a infligé ? A ceux, dont la vie est un enfer, il faudrait au moins la perspective d'un paradis.

***

N'ayez pas d'esprit, comprenez avec peine, dites les choses lourdement, manquez absolument d'imagination, laissez tomber de votre bouche, comme un oracle, des banalités sentencieuses, et vous voilà devenu ce qu'on appelle chez nous *un homme sérieux*.

***

A part les perroquets et autres bavards emplumés, il n'est pas douteux que beaucoup d'animaux ne soient supérieurs à beaucoup d'hommes.

S'ils sont bêtes, ils ont du moins l'esprit de ne pas le montrer.

***

« L'homme n'est pas responsable, dit le matérialisme. Esclave de l'instinct, il croit

commander là où il ne fait qu'obéir. Il propose et ses passions disposent. Le criminel est né méchant. Il produit des actes de méchanceté comme le mancenillier produit un suc qui donne la mort ».

Très bien. Mais, que l'acte de méchanceté soit prévu et puni par un code quelconque, vous verrez votre méchant de naissance, oubliant que nature oblige, choisir entre sa passion de faire le mal et la crainte de s'exposer à un châtiment. C'est déjà beaucoup que ce gredin, incapable d'une bonne action, puisse se décider à ne pas en commettre de mauvaises. Le mancenillier, lui, ne saurait être inoffensif.

*
* *

On naît bon. Mais rien n'empêcherait de le devenir si nous écoutions les leçons de l'expérience; car la nature elle-même, en mainte occasion, se charge de nous rappeler qu'il est de notre intérêt bien entendu de sortir de nous-même pour nous occuper des autres. Tel malade, concentré en lui-même et passant sa vie à

se plaindre n'aura jamais la force morale qu'il faut pour combattre une affection morbide ; tel autre, qui saura se distraire, oublier ses souffrances pour s'enquérir de celles du voisin, aura plus de ressort contre le mal qui le mine.

* * *

Que de violences et de meurtres peut-être si la calomnie, en toute sécurité, n'offrait une vengeance anonyme aux lâches, qui n'ont pas le criminel courage de s'exposer à une répression pénale !

On pourrait donc la considérer quelquefois comme une sorte de soupape de sûreté, destinée à empêcher l'explosion des passions haineuses.



Voici un poète à l'usage de Sociétés savantes.

Quand de complaisants auditeurs ont subi la lecture d'un généalogiste qui se cherche des ancêtres, ou d'un rapporteur qui proclame les mérites de bœufs gras

couronnés, notre homme apparaît. Dès qu'on le voit tirer, des poches de son portefeuille, ses vers de circonstance, c'est, d'un bout de la salle à l'autre, un long soupir de soulagement. On l'accueille comme un sauveteur. C'est, dans tous les cas, comme la promesse du champagne à la fin d'un repas indigeste.

On l'applaudit, on l'admire à l'avance. Cela doit être si attrayant ce qu'il dira après ce que l'on a été obligé d'entendre !

Et ce qu'il y a de plus drôle, c'est que ces hommes graves, dont les assommantes élucubrations ont préparé la réaction qui vaut un succès à leur rimeur, sont les premiers à se joindre au public pour achever son triomphe.

Avec un sourire bienveillant, qui va de leur collègue à la foule, ils semblent dire à celle-ci : « Ce ne sont que des vers. Mais il faut nous excuser. Dans nos séances publiques nous devons laisser une place à la littérature légère, faire la part des femmes ! »

Figurez-vous un homme assis dans une barque et laissant tomber, de l'urne qu'il penche à la façon des fleuves de la mythologie, une source intarissable qui grossit sans cesse les eaux d'un lac. Le flot monte le long des rives, et l'homme monte avec lui en continuant de le dominer de toute sa hauteur.

Vous avez là l'image de l'homme de génie, qui crée sans se diminuer, donne sans s'appauvrir, élève sans s'abaisser.

***

Depuis que nos auteurs dramatiques, nos romanciers et nos peintres travaillent en vue d'un certain public, la littérature et les beaux-arts ont fait une chute dont ils se relèveront difficilement.

Comme les arbres, qui nous donnent tant de fruits divers, l'art doit produire sans se préoccuper de la question de savoir par qui il sera goûté.

***

Il y a quelque chose de plus mobile qu'une girouette, de plus changeant que

le temps, de plus variable que la morale : l'esprit.

Le gros niais qui, dans les noces de village, se glisse sous la table pour arracher la jarretière de la mariée, passe dans son monde pour avoir de l'esprit.

Le pitre, qui reçoit des soufflets et donne des coups de pied, devant son grossier public passe pour avoir de l'esprit.

Les spectateurs qui se tordaient de rire, en écoutant les innocents couplets de M. Scribe, ne comprennent pas encore les mots exquis d'Alfred de Musset.

Si vous désirez avoir du succès, gardez-vous bien d'être fin, neuf, original.

Pour avoir de l'esprit, il faut se résigner à être aussi bête que ceux qui vous écoutent.

* * *

En province, on a de l'air, de l'espace. Sur les trottoirs on est à peine coudoyé, dans sa maison on a toutes ses aises. Tout semble vous dire : « Tu peux t'étaler, te développer, être le gros personnage qu'il te plaira. »

A Paris, tout vous est mesuré, dans la rue et dans les appartements. Tout vous oblige à vous faire petit ; tout vous rappelle le peu de place que vous tenez dans le monde.

Paris nous donne constamment des leçons de modestie.

*
* *

Si vous surprenez une femme occupée à réparer quelque désordre de toilette, qui la met dans une situation ridicule, gardez-vous bien de la reconnaître, et soyez sûr qu'on vous saura gré de ce coup de chapeau non donné.

*
* *

Les fruits de notre imagination varient selon les cerveaux, comme ceux de la terre selon les climats. Rien n'est plus personnel que le goût, le sentiment musical, littéraire ou religieux. Cela ne doit pas plus se discuter que s'imposer.

On peut s'irriter contre un homme qui ne veut pas admettre que deux et deux

font quatre, mais il serait parfaitement ridicule de chercher querelle à celui qui préférerait les fraises aux ananas.

*
* *

Voilà une vapeur qui se condense, se liquéfie, devient solide. Sur ce plancher brûlant paraissent des végétations et des animaux gigantesques. Ils meurent, et de leur pourriture sortent des existences plus parfaites. La vie intelligente commence.

Vient enfin un être, supérieur à ces essais de matière organisée, et qui aura la faculté de se connaitre lui même. Vain jouet des forces qui l'entourent et l'entraînent, il ne tardera pas à dominer son maître. Il l'étudiera, l'expliquera. Il fera plus. Sa vue perçante ira, bien au-delà du monde qu'il habite, chercher d'autres mondes. Il les analysera, les pesera et dira à quelles lois ils obéissent. Il verra un ensemble de l'infini des choses, il créera la morale, il fondera la justice!

Eh bien, que l'homme disparaisse, et toute cette science, tous ces trésors qu'il

aura amassés disparaîtront avec lui! Adieu la justice! adieu l'art! adieu la vérité! Toute cette lumière rentrera dans la nuit, l'ordre redeviendra chaos, l'intelligence retournera en poussière!

Que faudra-t-il pour cela? le choc de la terre contre une autre planète, un cataclysme, une fantaisie du hasard, un caprice de la matière inorganisée!

Cette boule imbécile, jalouse de l'intelligence de l'homme, l'aurait-elle tué par vengeance? Pas même cela! Incapable de haine comme d'amour, aussi aveugle dans son meurtre que dans son enfantement, elle anéantira, sans savoir qu'elle anéantit, le fruit de ses entrailles.

Ainsi le long travail de l'homme sera à recommencer, s'il recommence! La justice aura passé, comme un éclair, dans la nuit. Tout sera plongé dans les ténèbres. Le hasard restera le maître. Ce qui ne se connaît pas aura été supérieur à ce qui se connaît, ce qui ne pense pas à ce qui pense, ce qui est moins à ce qui est plus!

Au nom de la raison, je demande aux matérialistes si cela est raisonnable.

C'est peut-être par une charitable prévoyance de la nature que, si éprouvés ou dénués que nous soyions, nous trouvions encore le moyen de préférer notre personnalité à celle de gens plus heureux ou mieux doués.

* * *

Par pure bonté d'âme, avez vous mis à la disposition de quelques pauvres diables du bois coupé dans vos taillis, ou des vêtements dont vous pourriez encore vous contenter vous-même ; tous vous répondront invariablement, comme si c'était une leçon apprise : « Merci bien, on va vous débarrasser de çà ? »

Chez chacun d'eux un secret instinct se révolte à l'idée d'avouer qu'ils ont reçu quelque chose. Et leur intention est bien qu'en leur donnant, on paraisse être leur obligé.

* * *

Un élève a-t-il les premiers prix de sa classe, tous les parents de ses camarades, sans s'être donné le mot, rencontreront la même formule pour caractériser le mérite

de celui qui a réussi à l'emporter sur leurs enfants. Tous diront : « Quel travailleur ! quel piocheur ! » ; aucuns : « Quelle intelligence ! » Ils iront même, pour expliquer la défaite de leurs chers mioches, jusqu'à les accuser d'être affreusement paresseux.

Car on souffre moins de se reconnaitre un défaut, même un vice, que d'avouer une infériorité d'esprit.

*
* *

Etes-vous obligé de vous séparer d'un enfant que vous aimez, vous n'aurez pas fait quatre pas que l'enfant sera retourné à son jeu et vous aura complètement oublié.

Ne croyez pas laisser plus de trace dans l'existence de la plupart des gens.

S'en froisser serait inutile ; en faire un crime aux autres serait injuste. C'est la loi commune ! La mer ne se creuse qu'au passage du navire, le cœur ne s'ouvre qu'aux affections de l'heure présente.

*
* *

La litanie serait interminable, et cependant bien utile à étudier, de tous les mensonges à l'usage de notre civilisation.

O sainte hypocrisie, mère de toutes les vertus mondaines, n'est-ce pas toi qui devrais faire le fonds de toute éducation dans nos écoles ou lycées? Pourquoi condamner nos petits hommes à attendre les leçons personnelles de l'expérience? Il serait beaucoup moins utile de leur apprendre l'*Art poétique* que l'art de tromper les gens en termes polis!

*
* *

Les œuvres qui ne doivent avoir qu'une existence éphémère s'accomodent volontiers du travail en commun. Elles y gagnent même souvent. Nées du caprice de la mode, elles répondent au goût du moment, brillent un instant de toutes les grâces de la jeunesse et meurent sans vieillir... C'est ainsi qu'on voit plusieurs ouvriers littéraires s'associer pour confectionner un vaudeville, un mélodrame, une revue, ou un roman-feuilleton. L'un apporte l'étoffe — le plus souvent usée, — l'autre tient les ciseaux; celui-ci coud, celui-là assemble les pièces. L'habit n'est pas neuf, mais il sort d'une bonne fabrique, il est bien porté et il a un air d'élé-

gance. Tout un jour, le public en est fou et, le lendemain, il s'en dégoûte... C'est à recommencer !

Cela s'appelle collaborer.

* * *

Tel aubergiste, qui a pour enseigne : *Au rendez-vous des bons amis*, renverra ses clients l'œil poché; tel auteur, qui s'engage à vous servir les mets littéraires les plus délicats, vous nourrira de lieux communs.

Entre le titre d'un livre et l'enseigne d'un cabaret, il y a donc cette analogie frappante que celui, qui promet le plus, est souvent celui qui donne le moins.

* * *

Défiez-vous de ceux qui parlent à tout propos de leur honnêteté.

Le calme de leur conscience ne pourrait bien être que le calme d'une mer morte.

Le voilà échoué sur ce trottoir qu'il remplit de son importance, divisant, comme la masse d'un promontoire, le flot des promeneurs refoulé sur la chaussée. Il gesticule et parle à la cantonade. Sa voix, en même temps que ses bras, prend possession de l'air ambiant, comme pour affirmer qu'il est le maître du pays et des environs. Son ventre encombrant s'étale ambitieusement, et toute sa personne nous démontre qu'il est celui qui remplit tout, du centre à la circonférence, dans l'arrondissement dont il est le grand homme.

***

Les gens, qui ont la manie d'écrire, ont autant de mal à mettre au monde un mauvais livre qu'un homme de génie à produire un chef-d'œuvre.

Comme la mère qui a failli mourir en donnant le jour à un monstre, ils trouvent leurs productions d'autant plus belles qu'elles leur ont coûté plus de peine.

De la vient qu'ils sont incorrigibles.

Deux familles s'opposent au mariage de deux jeunes gens qui s'aiment. La jeune fille et son amant se tuent. Cette horrible leçon, donnée par deux cadavres, profitera-t-elle aux parents? Non. Ils seront au désespoir ; mais, s'ils ont encore d'autres enfants, soyez certains qu'ils les obligeront aussi à choisir entre la morgue et leur volonté. Car nous ne supportons pas que l'être même, qui nous est le plus cher, soit heureux à sa manière et malgré nous.

Ce que nous aimons dans les autres, c'est moins la personne qu'un reflet de nos idées, de nos goûts et de nos jugements.

*
* *

On détourne la tête pour entendre, sans paraître l'écouter, le bien que l'on dit de nous ; on recherche, avec grand mystère, des honneurs qu'on avoue, avec grand tapage, ne pas mériter; on a des amis-réclames, qui disent ce qu'on ne peut écrire et des réclames-amies qui impriment ce qu'on n'ose dire. Voilà la modestie des ambitieux.

On n'aime pas à se produire; mais si, à

la place de cet orateur, on eût été à la tribune !... On n'a pas l'habitude d'écrire ; mais si l'on eût traité ce sujet !... On préfère son repos à la vie politique ; mais si l'on eût été appelé aux affaires !...

Voilà la modestie des impuissants.

* * *

Le flatteur le plus habile n'est pas celui qui accable les puissants de compliments, mais celui qui leur fournit l'occasion de croire qu'ils en méritent.

* * *

Une des quarante mille célébrités contemporaines. Président d'innombrables sociétés savantes, il est de tous les congrès où il se montre entouré, comme tous les puissants, d'une petite cour qui vit des reliefs de sa gloire. Car, bon prince, avec un sourire de satisfait repu, il daigne parfois céder à l'un de ses comparses la présidence de quelque banquet.

A ce hautain amphitryon, qui se vante de jeter ses miettes aux appétits d'en bas, il serait peut-être bon de rappeler que les

délicats ne se contenteraient probablement point de ce qui figure sur sa table.

***

Défiez-vous de la modestie qui joue le rôle perpétuel de l'effacement ; elle n'est qu'un des masques de l'orgueil.

L'homme vraiment modeste, l'oiseau rare, c'est celui qui, connaissant sa force et ayant le courage de l'avouer, se juge lui-même comme un critique impartial, sans exagérer ni dissimuler son mérite.

***

Une revue !... Le général se promène fièrement devant le front des troupes. La sévérité brille dans son regard ; il a l'air terrible, quand il examine un bouton de guêtre, et l'on croirait qu'il va tout faire fusiller, lorsqu'il aperçoit un grain de rouille sur une baïonnette. Cependant le brave homme n'ignore pas que les chefs étaient informés de son arrivée et que, pendant huit jours, les soldats n'ont cessé de brosser leurs habits et de fourbir leurs armes.

Mais il paraît que la société ne saurait se passer de mettre en scène le mensonge, et, qu'après le plaisir de tromper les autres, il n'en est pas de plus grand que de se tromper soi-même.

***

Lorsque Louis XIV se fut ruiné — aux dépens de la France, — la plupart de ses sujets, aveuglés par les rayons de sa gloire officielle, n'aperçurent pas l'abîme qui avait englouti l'honneur et les finances du pays. Cependant, tandis que les provinces adoraient encore le Roi-soleil, Paris, qui en était moins éloigné, commençait à en plaisanter comme d'une vieille lune à qui l'on a fait des trous.

Ainsi le veulent les mœurs monarchiques. Non contentes de bouleverser l'ordre moral, elles renversent les lois de la physique.

C'est pourquoi l'optique, à l'usage des cours, nous fait paraître grand ce qu'on voit de loin, et petit ce qu'on voit de près.

On a calculé ce que la femelle du homard

pond de milliers d'œufs inutiles, avant de produire celui d'où sortira sa progéniture cuirassée.

On ne comptera jamais ce qu'il faut de gens malheureux pour faire un homme heureux, ni de poètes incomplets pour faire un poète de génie.

Que voulez-vous! la nature ne sait pas encore son métier. Elle s'essaie; et, comme elle n'est jamais contente de son œuvre, en artiste consciencieux, elle casse son moule ou brise ses maquettes.

Rassurez-vous: vos morceaux ne seront pas perdus; ils serviront à donner la vie à cet être si difficile à créer, à cette étrange agglomération de qualités contraires qu'il s'agit d'équilibrer, à ce colosse, qui ne tiendra debout qu'à la condition d'avoir le cœur d'une femme et la tête d'un homme, des muscles de fer et des nerfs de sensitive, des tristesses de poitrinaire et des rires de Sancho-Pança, de la science et de la naïveté, de l'enthousiasme et du désenchantement, à ce chaos vivant enfin qui, débrouillé et ordonné, s'appellera un grand poète.

Qui dira combien de Chatterton et d'Hégésippe Moreau la nature a dû jeter dans sa fournaise, avant de couler les statues de Shakespeare et de Victor Hugo ?

*
* *

Les célibataires ne connaissent point tous les pièges qui sont tendus sous leurs pas. Même vieux, même laids, même bêtes, ils sont exposés, comme s'ils avaient les séductions de don Juan, à être blessés par un regard ou troublés par une parole.

Les toutes jeunes filles seront même quelquefois les plus dangereuses.

Célibataires, prenez garde à votre cœur !

Ce n'est pourtant pas à lui qu'on en veut. Ce qu'on poursuit, c'est le mariage !... Voilà le but ! Jusqu'à ce qu'elles y soient arrivées, les meilleures, les plus pures, les moins rusées sèmeront provisoirement sur leur route des soupirs, de doux regards, des sourires.

Autant de pierres d'attente !

Si l'on trouve à bâtir son bonheur avec

un autre, tant pis pour vous !... Le vôtre restera en construction.

Célibataires, défiez-vous des pierres d'attente !

*
* *

Celui qui aliène, même à titre gratuit, un bien qui ne lui appartient pas, est généralement regardé comme un voleur.

Cependant, les plus honnêtes indigents du monde peuvent à l'occasion enrichir quelqu'un, sans dépouiller personne.

N'est ce pas ce que fait un sot, lorsqu'il donne le jour à un homme d'esprit ?

*
* *

« Je n'ai point la moindre crainte de la mort. Je n'estimai jamais la vie que par l'utilité dont elle devait être. »

Qui disait cela ?

Un vieillard, infirme, incapable de travailler et de penser, à charge à lui-même, autant qu'aux autres, et ne demandant qu'à mourir pour être débarrassé d'un fardeau, qui lui semble d'autant plus lourd qu'il oblige les siens à en porter une part?

Non. C'était une jeune fille, dans l'épanouissement de la beauté, une héroïne, un assassin peut-être sublime, dont le poignard manquait d'intelligence, mais dont le cœur était grand ; c'était Charlotte de Corday, qui jetait à la mort ce superbe défi, deux jours avant de monter sur l'échafaud.

Ainsi, à l'âge de la force, du rire, de l'amour, de l'espérance, on fait joyeusement le sacrifice de sa vie ; à l'âge des catarrhes, des rhumatismes, de l'impuissance et du désenchantement, on a une peur atroce de la mort.

Ne cherchez pas la raison de cette absurdité.

Rappelez-vous seulement que le dévouement est un beau fruit, qu'on cueille dans la sève de la jeunesse, et que, plus tard, il pourrit sur la branche, et tombe avant d'être mûr.

*
* *

Chose étrange ! et leçon à retenir : ce sont ceux qui ont remué le plus d'idées, ou ébloui le monde par l'éclat de leurs gran-

des actions, que le découragement et la lassitude ramènent à la pratique des actes les plus simples. Pour ces ambitieux tombés du haut de leurs rêves, ces penseurs, étourdis par le vertige des sommets, les faits les plus vulgaires, autrefois dédaignés, deviennent les plus captivants. Ils ont des émerveillements devant les bonnes gens qui cultivent leur jardin sans avoir lu *Candide*. Ils s'étonnent, eux qui se croyaient bâtis de matériaux peu communs, de se découvrir un cœur comme les autres. Eux, qui s'enorgueillissaient de leur originalité, ils trébuchent dans le lieu commun des sentiments qui animent les foules. Ainsi, pendant les cinq années de son agonie, on eût dit que la fatigue, les désillusions, avaient tout atrophié chez Napoléon, ne laissant de vivace dans son âme que l'image d'une femme et d'un fils.

Eh bien, pourquoi ne pas commencer par où les plus grands esprits ont dû finir? A quoi bon faire tant de chemin pour revenir sur ses pas? Quand il casse son jouet, l'enfant peut avoir quelquefois la satisfaction d'y trouver le secret d'un mé-

canisme. Mais avons-nous besoin d'analyser les rayons solaires pour jouir d'une chaude et lumineuse journée? Oublierons-nous toujours de vivre, dans l'espoir, toujours déçu, de découvrir les causes de la vie?

*
* *

Lorsqu'un magistrat s'expose à plaider, il a bien peu de chances de gagner son procès. Craignant d'être soupçonnés de favoriser un collègue, ses juges, pour ne point paraître injustes, trop souvent s'empressent de violer, en ce qui le concerne, les premières règles de la justice.

*
* *

La première fois que vous entendrez parler un loustic de la peinture, vous serez charmé de sa verve et de sa gaieté. Si vous allez dans plusieurs ateliers, vous y retrouverez les mêmes mots, les mêmes scies. Et ce qui est vrai des peintres le sera également de toutes les professions, de toutes les classes d'individus, qui ont un fonds commun de mots pittoresques.

Votre original n'était qu'une copie, ou, si vous le voulez, un de ces livres uniques qu'on tire à dix mille exemplaires.

***

Si vous avez le désir de tenir un rang dans le jugement des autres, ne prenez la peine ni de parler, ni d'écrire. Tâchez seulement d'acquérir l'art d'écouter. Quand un insupportable bavard vous poursuivra de ses propos, ne vous bouchez pas les oreilles ; ayez l'héroïque patience de recueillir, comme un collectionneur d'oracles, chacune des sottises qui tombe de sa bouche. Si c'est un auteur qui vous honore de ses confidences, quand il vous lira ses œuvres inédites, par des signes approbatifs et de complaisants sourires, laissez-lui croire que vous ne trouvez que des perles dans le fumier d'Ennius.

Voilà le plus sûr moyen de parvenir. Enchantés de vous, ces gens feront partout votre éloge. Et il arrivera un moment où, fussiez-vous le plus vide des cerveaux, vous aurez en tous lieux la réputation d'un homme d'esprit.

Devant un tableau le bourgeois s'intimide, se trouble, hésite. Il a peur de se tromper; car il y a dans la peinture des mystères qui lui échappent. Il s'avoue intérieurement son ignorance, et n'ose se déclarer que lorsqu'il a appelé à son secours le guide-âne administratif. Alors, mais alors seulement, quand il ne se croit plus exposé à prendre une croûte pour un chef-d'œuvre, il juge, condamne et exécute, en juré qui tient bon pour la peine de mort.

Timide dans ses appréciations sur la peinture, le même homme se montre plein d'audace dans ses jugements sur les œuvres littéraires. S'il n'a pas appris à manier le pinceau, il sait tenir une plume, morbleu!... Il a chez lui tout ce qu'il faut pour écrire, comme disait M. Scribe, son grand homme. Il a un encrier, aussi bien que Flaubert! Et, le jour où il lui plairait de cesser d'être un homme sérieux, pour publier des volumes, il écrirait, s'il daignait s'en donner la peine, *Madame Bovary*.

Priez Dieu pour lui!

Il ne faut ni respecter, ni mépriser l'opinion publique. Il faut s'en défier comme d'un cheval qui s'emporte, comme d'un mur qui surplombe. Elle frappe et écrase, sans discernement, l'honnête homme ou le coquin. Elle ne juge pas, elle exécute !

***

La calomnie a plus d'un point de ressemblance avec la fausse monnaie.

Les plus purs dévoûments, les affections les plus saintes, l'amour fraternel, l'amitié, ce qui est grand, ce qui est noble, ce qui est inaccessible aux intelligences basses et aux cœurs souillés, tout passe au feu qu'attise le souffle de bouches empoisonnées. On retire le creuset du brasier et, du fond du vase où l'on avait déposé de l'or, il sort de la boue !

Quand la fausse monnaie est prête, il faut la mettre en circulation. Rien de plus facile. Chacun se fera complice des faux-monnayeurs. Avec cette légende : « Tout le monde le dit ! » la pièce aura cours.

Un honnête homme seul pourrait l'arrêter... Mais trouvez-moi beaucoup de ces

honnêtes gens, qui résistent à la tentation de se débarrasser d'une pièce fausse ? (1).

* * *

Une chute d'eau, qui sert à moudre le blé, nous aide à vivre ou peut nous noyer avec la même indifférence.

L'indifférence ! voilà le signe auquel vous reconnaîtrez qu'un homme est privé de son libre arbitre.

Le meurtrier se repent, ou craint le châtiment, ou brave cyniquement la justice, ou se réjouit d'avoir assouvi sa vengeance. Quelle que soit son émotion, il sera ému. S'il se montre impassible, ce n'est plus un

---

(1) Nous lisons dans un article de M. Francisque Sarcey (*France* du 9 juin 1886) : « C'est une aimable moraliste en jupons, la comtesse Diane, qui a, dans un livre de maximes à la Vauvenargues, émis cette pensée, que je ne cite peut-être pas exactement, car je n'ai pas le texte sous les yeux : *Il en est de la calomnie comme de la fausse monnaie. Il n'y a pas un honnête homme qui voudrait fabriquer lui-même une pièce fausse ; mais j'en sais beaucoup qui, l'ayant reçue, la font passer sans scrupule.* La comparaison n'est-elle pas bien jolie ? Et comme elle est juste ! »

Bien avant la publication du livre, dont parle

criminel, c'est un fou ! ce n'est plus une force morale, c'est une force aveugle ! ce n'est plus un homme, c'est une chose !

Le fou n'a même plus de colères. Il rit sans joie et pleure sans chagrin. Il a des accès, comme la mer a des tempêtes. Devenu calme, il joue avec sa victime comme le flot apaisé berce tranquillement, au matin, le cadavre qu'il a fait dans la nuit.

*
* *

Cette conception du mieux, ce désir du bien parfait, cette soif d'idéal qui tourmente certaines natures, cela ne serait qu'une chimère, un mirage ? L'homme mort, tout cela mourrait. Cela ne répon-

---

Sarcey, la pensée, que nous reproduisons ici, avait figuré dans un petit volume édité par la librairie Hachette.

Il est très probable que la comtesse Diane n'a jamais lu notre modeste recueil. Et cette similitude doit s'expliquer par ce fait qu'il est impossible, en écrivant un livre de maximes, de ne pas se rencontrer avec ce que d'autres ont dit avant nous. C'est en pareille matière qu'on ne saurait imposer le respect des bornes agraires ; car la pensée sera toujours une propriété mal gardée. Elle appartient à tout le monde ; c'est un bien communal, indivis.

drait à rien. La suprême beauté morale ne serait que le rêve de quelques grandes âmes.

Cependant cette illusion — comme disent les sceptiques — il suffit qu'elle soit entrevue par quelques-uns pour qu'elle ait, à leurs yeux, une forme, et qu'elle soit autre chose qu'un fantôme. Vous ne l'avez jamais aperçue, vous? Qu'est-ce que cela prouve, si ce n'est que vous êtes privé d'un sens qui se trouve chez d'autres. Parce qu'il y a des gens qui ne distinguent que des bruits dans la musique, seront-ils autorisés à nier l'harmonie?

* * *

Dans une grande Assemblée un orateur se vante avec emphase d'être le représentant de la classe ouvrière.

Non, monsieur, vous n'êtes qu'un courtisan ! Les marquis-valets de l'Œil-de-bœuf adoraient la perruque de Louis XIV; vous vous prosternez devant la tête rase du prolétaire. Entre eux et vous, point d'autre différence ! En vérité, était-il donc si nécessaire de prendre la Bastille pour

en arriver là? Quoi! encore la vieille et stupide querelle entre la blouse et l'habit!

Le progrès ne serait-il qu'une chimère, et avancerions-nous à la manière du chien qui marche dans la roue d'un tournebroche?

*
* *

Il faut qu'on puisse douter de tout. Il faut que le monde paraisse en proie à la plus affreuse anarchie; il faut que les meilleurs soient persécutés, que les pires triomphent; il faut que la mère, qui s'est dévouée à son enfant, le tienne mourant dans ses bras, tandis que la mégère, bourreau du sien, ou monstre d'indifférence et de coquetterie, verra les événements tourner à la satisfaction de sa méchanceté ou de son amour-propre.

Car, s'il n'y avait pas tout ce désordre, si la réparation était trop claire, où serait le mérite de ceux qui se sacrifient en n'écoutant que la voix de leur conscience, ou les inspirations de leur cœur?

Un illustre fournisseur de feuilletons qui écrit — non! qui fait imprimer — d'interminables histoires de voleurs à l'usage des ignorants, se vantait, en passant négligemment la main dans sa noire chevelure, d'avoir échappé à la caducité précoce qui frappe trop souvent les auteurs d'une grande fécondité.

Peut-être aurait-il montré moins de fatuité si on lui eût répondu que ses écrits ne sont pas de ceux qui font blanchir... mais sourire.

* * *

L'expérience, qui nous vient des livres, ne nous est d'aucun profit, quand l'âge des passions nous rend sourds à ses conseils. L'expérience, que nous acquérons par nous-mêmes, arrive trop tard. Elle ne semble avoir pour but que d'attrister nos vieux jours, en nous apprenant ce que sont les hommes et ce que valent les choses.

* * *

Quand on songe que le temps, avec toutes ses acceptions, sert de prétexte aux

propos les plus niais, il faudrait l'exécrer pour son écœurante vulgarité. Mais nous devons nous rappeler qu'il est aussi la pierre où vient s'user l'acuité de nos douleurs morales, le bouc émissaire qu'on charge de la responsabilité de maux incurables, pour lesquels il n'y aurait plus, sans lui, de consolation à donner auprès du lit des désespérés.

***

Il est regrettable qu'on ne puisse choisir ses ennemis avec autant de soin que ses amis. En combattant avec un honnête homme, vous aurez des chances de triompher, parce que vous vous servirez l'un et l'autre d'armes loyales; avec un gredin vous succomberez infailliblement: ce ne sera plus un duel, mais un assassinat.

***

Si vous avez la patience de compter les grains de sable du bord de la mer, comptez ceux qui sont convaincus de l'importance de leur rôle, qui se croient nécessaires à

la marche des choses, au salut de l'état, à l'existence du monde.

Vous les étonneriez bien si vous leur disiez que l'utilité des fonctions qu'ils remplissent fait tout leur mérite, et qu'il y a quatre-vingts candidats pour la même étude de notaire, cent prétendants pour une charge de bourreau, deux mille ambitieux pour le même portefeuille.

Mais tous vos raisonnements ne changeraient rien à leur manière de voir. Ils resteront convaincus qu'ils ont des titres indiscutables à la reconnaissance publique.

Et l'on reproche aux poètes d'être orgueilleux !

* * *

Sous le premier Empire les mers n'étaient pas libres, et c'était jouer sa fortune à pile ou face que de la risquer sur un chargement de denrées coloniales.

Une femme, qui faisait le commerce, eut pourtant la folle idée de trafiquer sur les cafés. Par un hasard singulier, Napoléon signait la paix au moment où le navire partait pour l'Europe. La paix sous le pre-

mier Empire! On sait ce que c'était!... Le café, respecté par les Anglais, fut donc vendu en France à des prix fabuleux.

C'était une belle partie d'écarté, et vous pensez que cette femme, dans sa reconnaissance, dut brûler plusieurs cierges à la Vierge des marins, *Stella Maris*? Point! Elle crut qu'elle avait été plus fine que les autres armateurs, et se vanta d'avoir deviné la politique de Napoléon Ier.

Voilà le succès!

Quand il prête le secours de ses ailes au talent, il en triple les forces, et d'un rossignol peut faire un aigle.

Quand il s'abat sur la médiocrité, d'une bonne poule pondeuse, il fait une oie!

* * *

Il n'y a pas que la vocation religieuse pour conduire des anachorètes au désert. Plus d'une thébaïde, où l'on fuit l'aspect des hommes, n'est habitée que par des vanités inassouvies.

La vitrioleuse, qui se dissimule lâchement dans l'ombre pour nous défigurer, n'est-ce pas la calomnie ?

*
* *

A l'incrédule sincère, qui souffre du doute, ne conseillez pas d'apaiser sa soif de vérité en approchant les lèvres de la source où il trouvait jadis la fraîcheur de ses premières croyances. Ce serait aussi fou que de dire à un vieillard de retrancher quelque chose de ses années pour se reconstituer une jeunesse ; car le penseur tenterait non moins vainement de remonter le courant des idées qu'il a descendu.

*
* *

L'histoire a parfois une singulière façon de baptiser les hommes célèbres. Pourquoi a-t-elle appelé Louis XIV le grand roi ? Est-ce parce qu'il eut la chance de voir naître sous son règne de grands artistes et de grands écrivains ? Est-ce parce qu'il eut une grande perruque et un grand appétit ? On se le demande en vérité quand on considère qu'elle n'a accolé aucune épi-

thète au nom d'Henri IV, celui de nos rois qui se distingua le plus par l'envergure de sa politique et les inspirations de sa bonté. N'est-ce pas lui le *grand roi*, qui signa l'édit de Nantes que l'autre a révoqué ?

***

Pour désigner un certain style, on dit : c'est de l'Henri II, du Louis XIV, du Louis XV, du Louis XVI. Et il arrive ainsi (miracle de la mode !) qu'en servant à étiqueter un mobilier, un souverain, nul ou nuisible, impose plus sûrement son nom à la postérité que s'il eût fait de grandes choses.

***

Il tombe des compliments ? Gare dessous ! si vous ne voulez être assommé de requêtes !

***

La rage folle de publicité, dont sont atteintes nos sociétés modernes, leur ont valu toute une génération spontanée de courriéristes féminins, qui ne rappellent en quoi que ce soit le viril esprit de Mme

de Girardin. Ointes d'un pédantisme, dont toute la science est faite de réminiscences de romans, parlant de tout à propos de rien, ces caqueteuses ne semblent-elles pas tremper la plume de leur chapeau dans la mixture qui sert à teindre leurs cheveux? Il est vrai qu'on ne peut leur contester le talent de cacher la pauvreté des idées sous le fard d'un modern-style, à l'usage des démarqueuses de linge.

*
* *

Nul n'est content de son sort, a dit le poète latin. Il aurait pu ajouter : mais tout le monde est content de soi.

*
* *

Un imbécile, dénué de toute espèce de style, est parvenu, on ne sait comment, à déposer sa prose dans les colonnes d'un journal très répandu. Il se vante de cette grande publicité. Combien il lui eût été plus avantageux cependant de n'écrire que dans une feuille de chou sans abonnés! Sa bêtise n'aurait été connue que de quel-

ques lecteurs ; aujourd'hui, grâce à un fort tirage, elle est de notoriété publique.

*
* *

Il est des âmes basses qui vous détestent d'autant plus que vous avez eu plus d'occasions de leur rendre service.

*
* *

Après avoir longtemps cherché à élire domicile dans le monde des lettres, certains critiques finissent par se nicher dans la gloire d'un écrivain illustre, comme le Bernard-l'Ermite dans la coquille d'un plus grand que lui.

*
* *

Pour guérir les alcooliques de leur passion, on a compté beaucoup sur la terreur que pourrait leur inspirer la vue de tableaux, reproduisant les ravages exercés sur l'organisme par l'abus des spiritueux.

On comptait sans son hôte; car il est dans la nature de l'homme de ne pas s'effrayer d'un danger lointain, surtout quand

il est sollicité présentement par l'attrait d'un plaisir.

*
* *

Trop de finesse entraine presque toujours moins de loyauté.

*
* *

Défiez-vous de ces apôtres d'estaminet qui, versant des larmes d'alcool sur les souffrances imméritées de l'humanité, laissent mourir de faim à domicile femme et enfants.

*
* *

La gloire, n'est-ce pas multiplier le nombre des ignorants ou des imbéciles, qui sont appelés à vous juger sans vous bien connaître ?

*
* *

A la suite de duels retentissants, qui leur avaient procuré une précoce renommée, plusieurs de nos journalistes ont pris l'habitude de refuser désormais de se battre parce qu'ils avaient fait leurs preuves.

Singulier raisonnement d'où il semble résulter qu'il suffit d'avoir montré, trois

ou quatre fois, quelque bravoure, pour se constituer le droit de se conduire plus tard en poltron.

A l'imitation de ces maris qui déclarent, par insertion dans les journaux, qu'ils ne solderont plus les mémoires de leurs femmes, ils informent le public qu'à partir de tel jour ils ne paieront plus leurs dettes d'honneur.

*
* *

Il se peut qu'on s'attache plus aux gens qu'on a obligés qu'à ceux auxquels on doit quelque chose.

*
* *

Il y a des livres qui voilent perfidement la corruption de la pensée sous les grâces virginales du style. S'armant de toutes les audaces, recourant même au langage philosophique, ils séduisent la raison, après avoir enflammé les sens, et détruisent les mœurs au nom de la morale.

*
* *

Il est bien entendu que les inventeurs, à qui nous devons tout le bien-être dont

nous jouissons, ne profitent jamais de leurs inventions et meurent, misérables et méprisés, à l'hôpital.

Il est bien entendu que les bons écrivains n'enrichissent que leurs libraires.

Il est bien entendu que les savants, les philosophes et les penseurs, dont les travaux sont l'origine de toutes les réformes, de tous les progrès, passent, aux yeux de leurs contemporains, pour des utopistes, des fainéants ou des gens inutiles.

Mais ne disons pas cela trop haut..... Les grands hommes sont naïfs, et se croient payés de beaucoup de peine par un peu de gloire.

* * *

Les mauvais sujets sont ceux qui font les plus éclatantes conversions. Faut-il leur en savoir gré? Oui, si l'on doit des éloges à une eau saturée de sel, parce qu'elle refuse d'absorber les grains de sel qu'on lui jette.

En d'autres termes, la vertu ne consiste pas à repousser un verre, quand on est ivre, mais à ne pas s'enivrer.

* * *

Depuis que le monde existe, nous n'avons cessé de réclamer la liberté, et nous n'avons jamais eu que les violences de la révolution, ou les servilités du despotisme.

Depuis que le monde existe, nous n'avons cessé de demander aux administrateurs du royaume des nuages s'il n'y aurait pas moyen d'être arrosé, sans être noyé, et d'être réchauffé, sans être brûlé vif.

Et nous avons continué d'aller de réactions en réactions, tantôt esclaves, tantôt dévergondés, gelés aujourd'hui, rôtis demain !

Les tempêtes politiques seraient-elles donc soumises aux mêmes lois aveugles que les bourrasques célestes ?

* * *

Alceste, Timon d'Athènes, sachez qu'il ne serait pas moins absurde de condamner l'humanité, parce qu'elle produit des assassins, que de jeter au feu tous les végétaux, sous ce prétexte qu'il en est dont

le poison donne la mort. Ce n'est qu'une question de choix. Ne cueillez pas les plantes dangereuses, entourez-vous d'honnêtes gens. Tant pis pour vous, si vous avez la vue basse !

N'y eût-il qu'un honnête homme au milieu d'un troupeau de bêtes féroces, celui-là suffirait à prouver la grandeur de la conscience humaine.

*
* *

Serait-il possible d'analyser nos sentiments dans l'espoir d'y découvrir ce qui reste en nous de l'homme des cavernes, où la nature l'emporte sur la civilisation, où commence la greffe, où finit le sauvageon ?

*
* *

Comme nous nous consolerions facilement de ne pas dépasser le niveau ordinaire, si nous pouvions une bonne fois nous convaincre que ce que l'on gagne en élévation, on le perd en bonheur !

***

L'amour paternel est comme un bain salutaire, où les bons se fortifient, où les méchants laissent leurs souillures.

***

Pour être remarquées, il n'est pas de mode absurde que les coquettes n'adoptent, et l'on ne saurait croire ce que les plus belles mettent d'art à s'enlaidir.

***

Il arrive souvent qu'un enfant quitte le beau polichinelle, qu'on vient de lui donner, pour aller à un vieux jouet mutilé, que le hasard lui fait retrouver. Au milieu d'une partie de plaisir, s'il rencontre un souvenir triste, l'homme aussi préférera quelquefois cet écho mélancolique au bruit de la fête qui l'entoure. Qui dira pourquoi ?

***

Prenez quelques oui, ajoutez-y autant de non ; mêlez avec certains sermons laï-

ques, et faites chauffer le tout avec le bois du Ministère de l'Instruction Publique. Retirez ce ragoût philosophique de l'officine de l'Université, pour le servir aux gens du monde. Vous conduirez ainsi les convives à une douce anémie intellectuelle et le restaurateur de l'éclectisme à un fauteuil académique.

***

Pour beaucoup le courage n'est pas autre chose que la peur de ne pas faire comme tout le monde.

***

C'est un estomac qui, depuis trois quarts de siècle, fonctionne avec la ponctualité d'une horloge bien réglée, une tête qui n'a jamais produit la moindre idée originale, un cœur sans rosée, auquel on ne saurait faire le reproche de s'être desséché. Admirable machine, dont la névrose essaierait en vain de détraquer les rouages, elle marche pour marcher, et semble avoir réalisé le rêve des fous qui cherchent le mouvement perpétuel. Ce qui confondra d'étonnement ce sera de la voir s'arrêter

quelque jour, puisqu'elle n'a aucune raison de s'user.

Et, pendant ce temps-là, Fresnel, l'illustre physicien à qui l'on doit de si précieuses découvertes, mourra à trente-sept ans, en exprimant le regret amer de n'avoir pas eu le temps de mettre au jour les inventions, qu'il sentait remuer dans son cerveau fécond !

***

Si Pédagogue n'avait pas publié de volumes de vers, il aurait eu quelque chance de n'être jugé que par les amis, auxquels il impose ses confidences littéraires.

Mais, grâce à sa manie de se faire imprimer, il pourrait bien arriver que, dans trois ou quatre siècles, quelque amateur, en quête de raretés bibliographiques, ne vînt à retrouver la preuve de sa sottise.

***

Le naturel est bien proche parent de la franchise. Défiez-vous des femmes qui prennent, avec leur chapeau, leur voix de visite.

*
* *

Pour les mauvaises natures, il y a plaisir et profit à dire du mal d'autrui. Car, en passant leur vie à mépriser les autres, elles n'ont plus le temps de rougir d'elles-mêmes.

*
* *

Ne sortant jamais d'eux-mêmes parce qu'ils y ramènent tout, certains de nos grands hommes ont dressé à leur personnalité des autels, devant lesquels aucun fidèle ne vient s'agenouiller. Ils sont comme ces gloires, qu'on voit au fond des sanctuaires, et dont les rayons de bois doré n'échauffent personne.

*
* *

Un des signes les plus éclatants de la décadence d'une époque, n'est-ce pas l'avilissement de l'éloge, qui se distribue indifféremment aux plus méritants et aux plus grotesques ?

*
* *

Qu'il s'agisse de beaux-arts, de belles-

lettres, de relations mondaines, ou simplement de toilette, on voit souvent s'associer les caractères les plus disparates. N'en soyez point surpris; ces gens-là ne sont unis que par des liens d'admiration mutuelle.

* * *

A ceux de nos auteurs, même les plus connus, qui se font des illusions sur la durée de leurs œuvres, je conseillerais une promenade dans ces nécropoles que sont nos grandes bibliothèques. Ils y verraient les noms de leurs prédécesseurs s'effacer sous la poussière, comme les inscriptions funéraires sous la mousse ou la patine du temps. Et jamais l'indifférence des passants ne leur permettra de sortir, comme Lazare, de leur tombeau.

FIN.

